Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 111 (1975)

Heft: 11

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

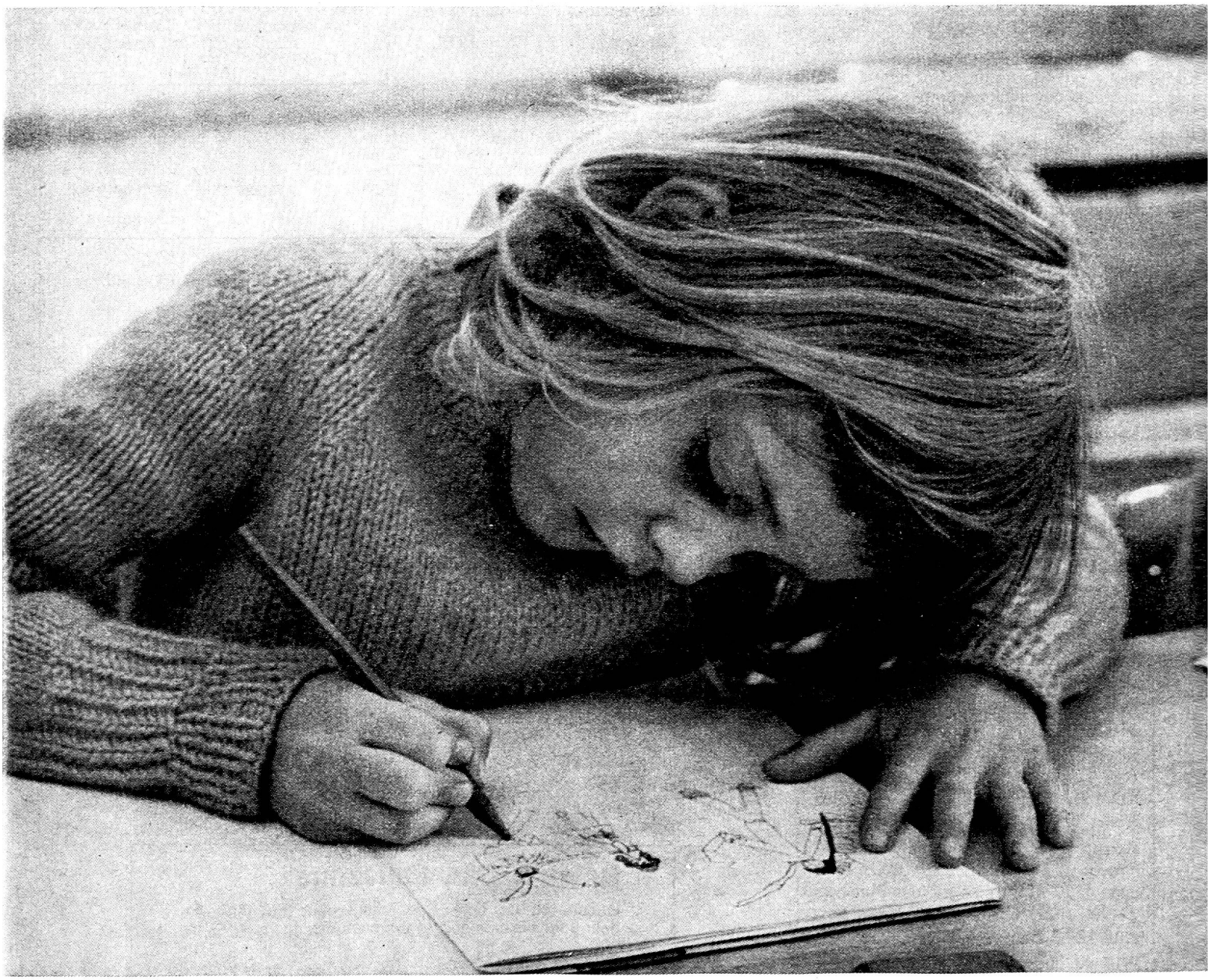
11

Montreux, le 21 mars 1975

éducateur

et bulletin corporatif

Organe hebdomadaire
de la Société pédagogique
de la Suisse romande



Sommaire

COMMUNIQUÉS

A.V.M.E.S. 210
Petite question 210

UNE RECHERCHE... AVEC EUX, PAR EUX ET NON POUR EUX 211

DOCUMENTS

Le langage de la publicité 212
Un contestataire pédagogique au XIXe siècle : Léon Tolstoï 214
Hiérarchie 216

PRATIQUE DE L'ENSEIGNEMENT

Sérigraphie 218

A TRAVERS LES MEDIA 223

COURRIER PÉDAGOGIQUE :

A propose de statistiques inutiles parce qu'elles ne prouvent rien 223
Inégalité des adultes contre égalité des enfants ? 224

DIVERS

La guilde suisse des faiseurs et joueurs de flûtes de bambou 225
Jeux de math 225

DES LIVRES POUR LES JEUNES 226

LES LIVRES

Technique et pédagogie de l'audio-visuel 227
Introduction à la non-directivité 227
Activités scientifiques d'éveil pour les enfants de 5 à 11 ans 227
L'éducation continue 227

éducateur

Rédacteurs responsables :
Bulletin corporatif (numéros pairs) : François BOURQUIN, case postale 445, 2001 Neuchâtel.
Educateur (numéros impairs) : Jean-Claude BADOUX, En Collonges, 1093 La Conversion-sur-Lutry.
Comité de rédaction (numéros impairs) :
Lisette Badoux, ch. des Cèdres 9, 1004 Lausanne.
René Blind, 1605 Chexbres.
Henri Porchet, 1166 Perroy.
Administration, abonnements et annonces : IMPRIMERIE CORBAZ S.A., 1820 Montreux, av. des Planches 22, tél. (021) 62 47 62. Chèques postaux 18 - 3 79.
Prix de l'abonnement annuel : **Suisse Fr. 35.— ; étranger Fr. 45.—.**

Communiqués

A.V.M.E.S.

(Association vaudoise des maîtres de l'enseignement spécialisé)

Le comité désire organiser régulièrement des séances décentralisées afin de prendre contact avec les enseignants travaillant dans les diverses régions de notre canton. Nous espérons pouvoir discuter des divers problèmes professionnels (pédagogiques ou corporatifs).

La 1re de ces séances aura lieu à **Yverdon, au « Londres », le 25 mars 1975, à 20 heures.**

Dites-le autour de vous et venez nombreux.

G.-A. Sumi.

Petite question

N'est-il pas enivrant, pour un maître d'école, d'enseigner :

... la chatte et son chaton... qui fait preuve d'exigence est exigeant... dans la bataille se battaient des combattants combatifs... l'enfant est-il un imbécile, ou lui enseigne-t-on des imbécillités ?

René et Richard de la Côte.

Pour vos courses scolaires, montez au Salève, 1200 m., par le téléphérique. Gare de départ :

Pas de l'Echelle
(Haute-Savoie)
au terminus du tram No 8
Genève - Veyrier

Vue splendide sur le Léman, les Alpes et le Mont-Blanc.
Prix spéciaux pour courses scolaires.
Tous renseignements vous seront donnés au : Téléphérique du Salève — Pas de l'Echelle (Haute-Savoie). Tél. 38 81 24.

Belet & Cie, Lausanne

Commerce de bois. Spécialiste pour débitage de bois pour classes de travaux manuels.

Bureau et usine :
Chemin Maillefer, tél. (021) 32 62 21
1052 **Le Mont/Lausanne.**

Glossaire

Note : Ce glossaire a pour but d'expliquer l'usage courant des termes scolaires à ceux qui les utilisent couramment.

Apprendre : Voir **Enseigner.**

Ecole : Ce lieu où l'on dit que l'éducation se fait ; également, ce lieu où l'on dit que l'éducation ne se fait pas.

Education : Tout le monde en sait la définition mais personne n'a la même.

Enseigner : Voir **Apprendre.**

Groupement homogène : Système au moyen duquel des élèves qui ne peuvent pas étudier ensemble sont mis ensemble pour étudier.

Haut niveau d'exigence : Basses notes.

Pédagogie : Cette science qui, quand les choses vont bien, en félicite le professeur et, quand elles vont mal, en blâme les élèves.

Plan de leçon : Prévision détaillée de ce qui ne se fera pas pendant la classe.

Programme : Une liste de sujets que l'on enseigne mais que l'on n'apprend pas.

Tableau noir : Planche verte.

Tiré d'un livre à lire :

« Eux et moi, le risque d'enseigner », James T. Dillon, préface de Carl Rogers. (Editions Fleurus, 1974.)

Du pain...

Boulanger. Depuis une vingtaine d'années, un métier plutôt délaissé, méprisé : le travail de nuit (le réveille-matin qui sonne), l'horaire à tenir, les contraintes, le gain chiche, l'organisation archaïque, la concurrence... Et quand rien ne va plus, l'eczéma de la farine...

Alors, les boulangeries qui ferment, les usines à pain automatisées, programmées, la distribution par camion, le centre d'achat (ou plutôt de vente !) : le pain rassis, les croissants sous cellophane, les petits pains mous.

Et l'appétit quelconque...

Mais le matériau demeure, « simple » : la farine, l'eau, le sel, le levain.

Le métier tient aussi. La main qu'on met à la pâte. La pâte qui colle, s'écrase, cède, fuit, s'affermit, lève, gonfle... La machine à former les croissants, les petits pains. Le four qu'on ouvre. La chaleur en pleine figure. La cuisson qu'on surveille. La sueur qui coule. La pelle qu'on ramène d'un coup sec.

Et l'odeur... Le pain qui craque, les miettes.

Questionnez un boulanger aujourd'hui.

La situation s'améliore :
— les clients demandent à nouveau « le bon pain du boulanger », bien travaillé dans une entreprise à la mesure humaine. Ils rouspéteraient même (Tiens, enfin !).
— les jeunes reviennent au métier, en force. Les apprentis ne manquent plus. Ne l'est plus qui veut. (Ceux qui ne savent pas d'abord travailler sur eux-mêmes iront voir ailleurs.)

On retrouve, on apprécie un métier qui, naturellement, exige attention, effort, tour de main personnel. Un métier qui a revu aussi et qui revoit encore les conditions de travail (salaire, statut horaire...).

Et le gamin qui achète son kilo...

Le carré de papier de soie. La croûte, détachée morceau par morceau. La dent qui attaque...

L'odeur du pain, l'appétit...

Illuminisme parabolique ?

Certainement, si l'on n'aperçoit pas, dans une société basée sur l'argent :
— la recherche par beaucoup d'une vie, d'une existence (métier y compris) qui ait un sens, qui soit satisfaisante, fondamentalement enrichissante ;
— le besoin de l'enseignant qui y croit d'assumer sa responsabilité et sa liberté dans le métier, pour faire du bel ouvrage ;
— l'intérêt que tant de jeunes collègues portent aux « sciences humaines » (comme on dit) ;
— la demande des élèves d'être considérés (considérer = faire cas de quelqu'un). Demande prioritaire qui, satisfaite, aide à débloquer le « Bof », la passivité...
— la nécessité d'un travail sur soi-même pour pouvoir maîtriser une situation plus complexe, moins hiérarchique, plus vivifiante, plus tonique.

Le pain sur la planche, l'appétit...

Henri Porchet.

LE LANGAGE DE LA PUBLICITÉ

Ce texte constitue la suite et la fin de l'article paru dans l'« Educateur », n° 9, du 7 mars 1975. *Réd.*

Arguments et connotations

Examinons maintenant les procédés qui relèvent plus de la stratégie générale de persuasion que du style proprement dit. Ces procédés peuvent se diviser en 2 grandes catégories, selon qu'ils font appel essentiellement à la **« raison »** ou à l'**affectivité.**

A) On s'adresse à la raison

1. « Le produit est différent des autres, unique, exclusif »

a) Et comme la terre, le soleil et les habitants de la Gascogne sont bien particuliers, l'armagnac a une couleur, un parfum et un goût qui ne ressemblent à rien d'autre.

b) A huit heures, tous les rasoirs sont bons.

A midi, on voit qu'un Sunbeam rase de plus près.

c) SOVAC est une banque, mais pas comme les autres.

Parfois, on va jusqu'à créer une véritable identité entre le produit et une marque donnée ; la marque devient un synonyme du produit :

d) La chaleur c'est la moquette.

La moquette c'est SOLDECOR.

2. « Le produit a été conçu (est vendu) par des spécialistes »

a) Créé par les professionnels du ski pour les champions du ski, le ST 650 est un très bon ski de glace pour un très bon skieur.

b) LIGNE ROSET.

Des meubles et des sièges exclusifs.

Vendus par 30 professionnels. Exclusivement.

3. « Le produit a été fabriqué avec amour, avec une grande conscience professionnelle »

a) CHAUMET. Ici jamais rien ne s'improvise. Emeraudes, saphirs et rubis, perles et diamants rares, sont les souverains que l'on y sert depuis deux siècles avec amour.

b) En 1810, Ludovic Labrousse dormait quatre mois par an près de son alambic. Et le cognac était bon. (...) Alors, pour être sûr que la chauffe sera bien régulière, l'arrière-arrière-petit-fils de Ludovic Labrousse trouve tout normal de dormir dans la distillerie, comme autrefois. Parce que, dit-il simplement, « le mieux, c'est de tout faire comme il faut ».

4. « Le produit est bon marché »

a) Nous, nous osons vous dire son prix : 2124 francs.

b) Nous n'osons pas vous dire son prix... car vous êtes peut-être de ceux qui croient devoir payer très cher la qualité et le luxe.

5. « Le produit est cher, mais on en a pour son argent »

Le lave-vaisselle le plus vendu en Europe est fabriqué par MIELE. Pourtant il est d'un prix élevé...

Mais il faut savoir que :

Sa cuve est en acier inoxydable 18/8.

Sa carrosserie est émaillée.

(...)

6. Le recours aux chiffres

a) (...) Mais aussi : 10 succursales régionales, 240 concessionnaires et revendeurs, 135 attachés commerciaux (...)

b) 7000 vaisselles à faire, voilà ce qui vous attend. Faire la vaisselle représente en dix années 7000 corvées. Cela donne à réfléchir.

7. La sollicitude

a) L'Espagne en hiver, c'est l'Espagne disponible, prête à vous accueillir comme un ami.

b) A la mesure de vos désirs, TAP facilitera la préparation de vos vacances, courtes ou longues.

c) Nous vous avons écouté. Vous trouviez trop encombrants les téléviseurs couleur classiques.

Alors nous avons conçu un nouvel appareil de taille beaucoup plus discrète.

8. La flatterie

a) Un corps lisse. Noir. Net. Sobre comme une arme. Il fonctionne sans pierre, sans pile, sans molette. (...) Tout le monde ne l'aimera pas... Mais vous n'êtes pas tout le monde.

b) Voici la charcuterie d'Allemagne. (...) C'est à vous, les Français, que nous sommes le plus fiers de vendre nos produits.

9. La « franchise », l'« honnêteté »

Moquettes et tapis : il était temps qu'un professionnel impose la vérité.

La vérité. Qu'elle soit sur les prix, le choix, le service ou le conseil, il fallait la dire. Enfin.

Il y a des années que cela dure. Dans un domaine que le public connaît mal, face à des réalités qu'il ignore, rien n'a été fait pour lui. (...)

10. « A certaines catégories d'individus correspondent des produits spécifiques »

a) Comment se parfumer quand on est « femme d'action » ?

MW de MESSIRE.

Parce que c'est le premier parfum qui correspond à tous les modes de vie de la femme d'action.

b) L'âge des rêves a droit à son parfum. MISS BALMAIN. (La photo montre le visage d'une adolescente.)

c) L'émancipation des hommes a commencé.

GIBBS SPORT : le déodorant interdit aux femmes.

11. « Vous vous heurtez à tel problème, vous souffrez de tel mal ou inconvénient, vous êtes placés devant tel dilemme, etc. Voici la solution. »

Le conflit peut être réel, correspondre aux préoccupations de beaucoup d'individus :

Si vous mangez peu, votre forme s'envole. Mais si vous mangez trop, votre ligne prend des formes. Et pourtant, il est tellement facile d'avoir la forme et la ligne.

Oui, SVELTESSE, ce sont des yoghourts et des fromages frais maigres. (...)

Mais tout l'« art » des publicitaires consiste à **créer** des problèmes, à culpabiliser l'individu, à le persuader que s'il n'achète pas le produit vanté, il est vieux jeu, ridicule, qu'il manque de goût, de générosité, etc. :

a) Le vent du large sur une plage à la mode peut vous ramener brusquement 15 ans en arrière. Soudain, vous réalisez. Vos sous-vêtements sont ridicules.

La mode a changé. Pourtant il est encore temps de faire quelque chose. (...)

b) CARON. DU TALENT POUR LES HOMMES.

Il y a des hommes qui vivent à l'heure de la majorité civile à 18 ans, du divorce par consentement mutuel, de la contraception : et il y a ceux qui restent accrochés, poussiéreux, aux valeurs, aux tabous du début de ce siècle. Il y a les hommes qui veulent « SE SENTIR BON DANS LEUR PEAU », et il y a les autres, les fades, les inodores, les sans-valeur, ceux pour qui la seule évocation du mot parfum provoque encore la réaction des 3 F : femme, féminité, frivolité.

Mais en douceur, le temps a fait son travail de sape : le solide préjugé « par-

fum égale femme » ne reste plus que l'apanage d'une minorité qui confond encore virilité et négligence. (...)

c) Si vous ne faites pas la différence avec un autre cognac, mieux vaut acheter l'autre cognac. (...)

En achetant indifféremment tel ou tel cognac, vous ne risquez donc pas grand-chose. Sinon de décevoir peut-être votre palais. Ou vos amis. De les décevoir à votre sujet, naturellement.

Remarquons que ce genre de publicité se prête bien à une recherche de l'implicite. Ainsi, l'exemple c) peut se résumer en 2 propositions :

1. Si vous n'appréciez pas le cognac Rémy Martin à sa juste valeur, vous n'êtes pas un amateur averti.

2. Si vous n'offrez pas de Rémy Martin à vos amis, vous risquez de baisser dans leur estime.

12. La « contre-publicité »

Il arrive qu'on **affecte** de mépriser la publicité, d'en nier l'influence : (...) Nous pourrions encore parler des soupapes spéciales, du traitement anti-rouille, des pots d'échappement en acier inoxydable, des systèmes de sécurité perfectionnés, des essais d'endurance diaboliques. Et nous pourrions devenir ennuyeux.

Aussi le meilleur moyen de profiter de tous ces avantages est de faire comme tant d'autres. Ne plus lire les publicités FIAT. Et conduire une FIAT.

Parfois, on s'élève plus ou moins directement contre certains travers de la publicité. Dans l'exemple suivant, l'allusion à la réclame pour les cigarettes MARLBORO est évidente :

FLINT : la première cigarette blonde qui n'est pas faite pour les beaux cowboys.

13. L'allusion aux utilisateurs (nombreux) du produit (ou à leur conjoint !)

Des millions de femmes ne veulent les hommes qu'en MARINER, en MARINER... ou en MARINER.

B) On s'adresse à l'affectivité

Un des procédés les plus fréquents consiste à associer le produit à des valeurs, à des notions qui correspondent aux grandes aspirations de l'homme : le bonheur, l'amour, l'érotisme, l'amitié, la beauté, l'harmonie, la jeunesse, la richesse, le succès, la magie, le confort, la détente, le loisir, l'absence de soucis et d'effort, la vérité, l'authenticité, la liberté, l'évasion, l'aventure, les vacances, le soleil, la fraîcheur, la couleur, la sécurité et aussi, hélas ! l'agressivité.

a) MARTELL, **soleil** du cognac.
Partout dans le monde
le **soleil,** c'est la **joie,**
les **vacances...**
Le **soleil,** c'est la **fécondité** de la terre,
les **beaux** raisins **bien mûrs**
qui donnent naissance au cognac.
C'est aussi le symbole
de la qualité et du **succès** MARTELL.
Partout dans le monde
le **soleil** et MARTELL
symbolisent les **bons moments.**
MARTELL,
c'est une question de savoir-vivre.

b) Ce qui donne son prix à la vie d'un cow-boy ?

Ce sont des choses simples : Le **grand air.**

L'**espace,** la **beauté** d'un cheval.

L'odeur, au **petit matin,** d'un steak qui grille.

Sur un **feu de bois.**

Et puis la **liberté** de goûter, **quand il le veut,**

le plein arôme d'une cigarette Marlboro.

Partout où l'on fume pour apprécier le **véritable** arôme, vous trouverez la cigarette Marlboro.

c) SCHWEPPES... une atmosphère très particulière.

Un fond de **pureté,** une onde **de sensualité,** une nuance de préciosité, et beaucoup de **fraîcheur...** un **chef-d'œuvre** d'**harmonie** signé Schweppes « Indian Tonic ».

d) Les diamants sont un gage d'**amour.**

Un des plus **merveilleux** présents qu'un homme puisse offrir à la femme qu'il **aime** est un bijou en diamant.

Quelle que soit la grosseur de cette pierre, la **magie** qui s'en dégage est immense. Elle **scintille,** capte et renvoie la **lumière** en la dispersant dans toutes les **couleurs** de l'**arc-en-ciel.** Elle **illumine,** à chaque instant, par ses **feux,** la vie de celle qui la porte. Le plus petit diamant **irradie** à la moindre source de **lumière,** même à la **flamme** d'une bougie. Son pouvoir **fabuleux,** sa rareté, en font un des plus sûrs moyens d'**exprimer l'inexprimable** et de le rendre **éternel.** (...)

e) Dans la laine, votre corps retrouve naturellement sa **liberté. Vivez !**

f) Quelque chose de **sensuel** dans COURVOISIER.

g) MALTE, c'est le **soleil,** la **mer** et une histoire d'**amour** entre l'île et vous.

h) En tout homme rêve un **nomade...** (publicité pour une eau de toilette).

i) Vins d'Italie D.O.C., des **bons** vins faits avec du **vrai** raisin.

j) Donnez du goût à la **vie.**
MARTINI.

k) (...) L'énergie électrique vous fait la vie plus **facile,** plus **libre.**

Elle vous donne le temps d'**aimer.** Prenez-le.

L'énergie électrique, source de **vie intelligente.**

1) Un parfum... un cri :
VIVRE
...osez **vivre.**

m) Briquet BRAUN MACH 2. Electronique. Infaillible et sobre comme une **arme.**

n) Attention ! voiture **méchante.**

o) La SIMCA S est faite pour vous. C'est un petit **monstre rageur** à ne pas mettre entre toutes les mains. (On ne savoure pas une boîte de caviar comme on avale une choucroute !)

A ces valeurs s'en ajoutent d'autres, comme le modernisme ou la tradition (la tradition est évoquée surtout à propos des alcools, un domaine où le progrès technique ne joue guère de rôle) :

a) Dans ce monde merveilleux et inquiétant où tout change et s'accélère, il est bon de retrouver de temps en temps un plaisir intact depuis trois siècles.

Pour ceux qui ont le goût de l'authentique, la 1664 de KRONENBOURG.

b) COURVOISIER.

Rien n'a changé depuis Napoléon.

c) Traditionnellement, les journalistes économiques travaillent en chambre.

Aux INFORMATIONS nous voyons les choses tout autrement : puisque les phénomènes économiques sont liés à l'actualité, nos journalistes doivent être partout où survient l'actualité. (...)

Les compromis ne sont pas rares :

d) 1898 : Naissance du Ritz.

1972 : Le Ritz devient l'hôtel le plus jeune de Paris.

Certes, le confort est le même, raffiné, mais la façon de l'offrir est différente.

Et dans cette rénovation — prudente car tradition oblige — Philips a sa part. Avec son ordinateur de bureau P 350.

e) LIGNE OCÉANE.

Il est des formes qui n'ont pas d'âge car elles existent depuis toujours. Mais l'homme n'avait pas su les saisir, les matérialiser. Ainsi naquit la ligne Océane, la toute dernière création de LETANG & REMY. Inspirée de la fluidité des vagues, elle recrée, par le contraste brillant-satiné de l'acier, les reflets mouvants de l'océan.

Cette nouvelle gamme d'articles de table comporte des plats, ronds et ovales, ravier, soupière, saucière et légumier qui s'adaptent à tous les styles, anciens ou modernes.

Conclusion

A lire les nombreux exemples cités, on aura sans doute été frappé par les analogies entre le langage publicitaire et le lan-

gage poétique : importance de la mise en page, de la typographie, mise en valeur des mots, de leurs rapports, répétitions (parfois quasi incantatoires), recherches de rythme, recours à des mots à forte résonance (vie, liberté, etc.).

La publicité constitue un langage très élaboré qui mérite qu'on l'étudie. Nous terminerons sur un exemple particulièrement réussi :

Homme en marche immobile
vers les nouvelles sociétés.
Homme crépusculaire, paupières pesantes à se cacher l'évidence du jour.
Homme aux oreilles absentes, pour s'épargner d'entendre les cris du monde.
Homme en forme de coquille,
de cocon, de carapace.
Jamais tu n'aimeras
le NOUVEL OBSERVATEUR.

Michel Corbellari.

Un contestataire pédagogique au XIXe siècle :

LÉON TOLSTOÏ

En cette fin du XXe siècle où l'école est très discutée, où l'on va même parfois jusqu'à mettre en doute sa nécessité, il peut être, sinon utile, du moins intéressant de se souvenir qu'une telle contestation n'est pas le propre de notre époque.

Un exemple particulièrement frappant parmi les mouvements éducatifs qui, naguère, s'opposèrent à la pédagogie classique : le « nihilisme scolaire » de Tolstoï, lequel, il y a cent ans, fut en complète contradiction avec les doctrines de l'époque, y compris celles qui pouvaient alors être qualifiées de modernes, bien que nées de la tradition.

Les sources de la pédagogie du XIXe siècle

La pédagogie du siècle passé — à quelques courants près, d'ailleurs très limités — est traditionnelle en ce sens qu'elle est une descendante directe de conceptions éducatives nées à la fin du Moyen Age.

La Renaissance littéraire avait eu pour conséquence un renouveau de la notion d'**humanisme.** On appelle de ce nom la doctrine des penseurs des XVe et XVIe siècles qui, ayant remis en honneur les langues et les cultures anciennes, choisissent la **connaissance de l'homme** comme but de leur vie et objet de leur étude.

A la notion d'humanisme est liée celle d'**individualisme**, terme qui implique la nécessité pour chacun de se trouver lui-même, en développant les semences que la nature a mises en lui.

C'est à partir de la Renaissance que l'on prit l'habitude d'appeler **humanités** les études par lesquelles on peut connaître l'homme et le former, par opposition à celles qui conduisaient à la connaissance divine et à la science théologique.

Affirmation du libre droit des laïcs à la culture intégrale du corps et de l'esprit, naturalisme scientifique, libéralisme des méthodes éducatives, tels sont les caractères généraux des humanités dès la première moitié du XVIe siècle.

* * *

Le mouvement humaniste aboutit plus ou moins directement à la Réforme de Luther, laquelle marqua le début de la crise sans précédent que subit l'Eglise catholique au sortir du Moyen Age. Le courant éducatif d'inspiration protestante devait orienter peu à peu les méthodes vers ce qu'on appelle le **rationalisme pédagogique.**

On entend par cette expression l'attitude qui consiste à étudier l'enfant dans ses rapports présents et futurs avec la société. Les éducateurs rationalistes refusent de soumettre la pédagogie à la théologie ; ils s'efforcent de découvrir les bases d'une morale qui, s'appuyant sur la raison humaine, affranchisse les hommes non de la foi, mais des dogmes arbitraires.

En Allemagne comme en Angleterre, la pédagogie manifesta dès le XVIIe siècle un certain goût de la nature, en même temps qu'un sens aigu de l'utilitarisme. Eduquer les enfants consiste, d'une part, à les aider à découvrir l'univers, d'autre part, à les préparer à leur future fonction sociale.

Cet **esprit réaliste** ne devait gagner les pays catholiques que plus tard. En France, ce n'est qu'au XVIIIe siècle qu'il sera à l'origine de l'« attitude encyclopédique » en pédagogie.

* * *

Les philosophes dits encyclopédistes s'attachèrent notamment à l'étude positive des phénomènes naturels. (Le **naturalisme,** dans ce sens, désigne toute doctrine qui explique la réalité par le pouvoir propre de la nature, sans supposer que celle-ci soit l'instrument d'un principe supérieur à elle-même.)

L'**attitude encyclopédique** devait nécessairement avoir des corollaires dans le domaine de la pensée pédagogique. L'éducation fit des progrès appréciables sous l'influence des idées nouvelles. Le grand rêve des philosophes français du XVIIIe siècle fut une éducation pratique, à base scientifique et technique. C'est ainsi qu'ils rencontrèrent enfin — du moins sur ce point — les pédagogues allemands et anglais lesquels, depuis plus d'un siècle, affirmaient la nécessité d'une éducation utilitaire, d'une méthode sensorielle et intuitive fondée sur l'observation et l'expérience.

* * *

De toute évidence, c'est à la faveur de la Révolution française que ces idées nouvelles l'emportèrent définitivement sur les dernières séquelles de la scolastique médiévale. Les assemblées révolutionnaires, et surtout la Convention, firent de louables efforts de synthèse en vue de l'éducation populaire. Les législations successives s'efforcèrent de répondre à la foi aux vœux des philosophes contemporains et aux aspirations de l'opinion publique. Ces législations se réclament de **trois principes** fondamentaux, à proprement parler **révolutionnaires : l'obligation, la gratuité, la neutralité** (ce dernier terme fut remplacé plus tard par celui de laïcité).

Un XIXe siècle à la fois classique et moderne

Après la Révolution française, la mission générale de l'école prend presque partout en Europe la forme d'une action sociale. Elle est le reflet d'une conception moderne de la destinée humaine, conception démocratique et fondée sur l'idée du progrès universel. L'enfant ne doit pas être élevé exclusivement pour l'Etat. Certes on tentera de le former dans l'intérêt de l'Etat, mais on ne se permettra plus d'oublier les droits inviolables de l'individu. En d'autres termes, l'école devra préparer l'élève pour les luttes de l'existence ; elle lui apprendra — selon une formule chère à cette époque — « la science de la vie ». Chose en fait délicate, car il y a la vie matérielle, la vie intellectuelle, la vie sociale, la vie politique, la vie morale, pour d'aucuns la vie religieuse. Il y a de plus les conditions individuelles et les conditions familiales, d'autres encore inhérentes à la collectivité, mais qui toutes impliquent des devoirs précis. Le problème étant décidément très complexe, cette complexité même, dans la pratique, maintient la plupart des essais éducatifs dans une certaine tradition prudente.

Mais il y aura fatalement au cours du siècle quelques opposants à cette pédagogie demeurée classique malgré elle. Parmi

les plus originaux et les plus révolutionnaires : les « nihilistes scolaires », dont le plus illustre représentant est Tolstoï.

Le comte Léon Nicolaiévitch Tolstoï

Ce grand romancier et moraliste est né en 1828 dans une riche famille de l'aristocratie russe. Il eut dans sa jeunesse un précepteur français, qui lui fit lire très tôt Voltaire et Rousseau. Après des années agitées, où il fut tour à tour un étudiant turbulent, un officier intrépide, qui prit part notamment à la guerre de Crimée, et un voyageur curieux, qui visita longtemps la Suisse, la France et l'Allemagne, il se fixa dans sa résidence campagnarde de Iasnaïa-Poliana, à quelque cent vingt kilomètres au sud de Moscou. Son intention, dans sa retraite, était à la fois de poursuivre son œuvre littéraire et d'être utile aux paysans de ses terres, serfs que le gouvernement tsariste n'avait pas encore émancipés.

Par amour du peuple, il s'efforça donc d'améliorer le sort des pauvres moujiks de ses domaines. Afin d'instruire leurs enfants, il fonda une école, rédigea des manuels, des livres de lecture. Nous verrons pourquoi ces réformes généreuses ne furent pas toujours bien accueillies par ceux-là mêmes qui devaient en être les bénéficiaires.

C'est aussi pendant cette période de sa vie que l'écrivain publia, outre ses œuvres de polémique éducative, les deux plus célèbres de ses romans : « Guerre et Paix » (1864-1869) et « Anna Karénine » (1873-1876).

« Guerre et Paix » est au yeux de beaucoup d'admirateurs de Tolstoï une œuvre unique, dont les personnages restent pour le lecteur des amis inoubliables, tant est poignante leur quête passionnée de la vérité.

Car le « pourquoi » de la vie se posa de plus en plus impérieusement à l'esprit de Tolstoï. Après une terrible crise morale (c'est le sujet de « Ma Confession », 1879-1882), l'auteur, qui avait mené jusque-là, en dépit de ses idées sociales « avancées », l'existence des grands seigneurs, essaya, non sans déchirement, d'accorder sa vie à sa conviction : il renonça à tous ses biens, il se mit à travailler de ses mains, à labourer la terre. Il n'abandonna pas la plume pour autant. « La mort d'Ivan Illitch » (1884-1886), un très beau et mystérieux récit, est sans doute le chef-d'œuvre de cette période.

Mais ce n'est pas tout. Excommunié par le Saint-Synode comme hérétique et athée, aux prises avec de pénibles tracas familiaux, Tolstoï, âgé de quatre-vingt-deux ans, s'enfuit de chez lui en octobre 1910 pour aller vivre dans la solitude. Il ne supporta pas le voyage et, quelques jours plus tard, dans une petite gare campagnarde, succomba à une congestion pulmonaire, épié par la foule qui flairait une atmosphère de drame et de scandale.

* * *

Léon Tolstoï fut un admirable et puissant romancier. Mais il fut aussi un théologien et un moraliste, et ce furent ses croyances théologiques et morales qui lui dictèrent sa pédagogie.

Comme théologien, il chercha à se rapprocher de ce qui était à ses yeux le christianisme primitif. Le « naturalisme mystique » est le caractère essentiel de sa règle de vie. L'influence de Rousseau sur une telle doctrine est évidente, et nous avons vu que cette influence remonte à l'adolescence même du philosophe russe.

Quant au fondement de toute la morale de Tolstoï, c'est un simple aphorisme qu'il aimait à répéter : « Ne résiste pas au mal par le mal ». Rien d'étonnant en conséquence au fait que le patriarche de Iasnaïa-Poliana soit un ennemi inconditionnel de toute violence, préoccupé par-dessus tout de sainteté.

Le nihilisme scolaire

Les adeptes du nihilisme scolaire furent au XIXe siècle en complète opposition avec les doctrines de la pédagogie traditionnelle. Ce sont des négatifs ; ils s'élèvent contre tous les systèmes d'éducation en vigueur, qu'ils accusent de « mécaniser » l'instruction, c'est-à-dire de manipuler les didactiques de telle façon qu'elles puissent être appliquées par n'importe quel maître à n'importe quel élève. La plupart des contestataires nihilistes se rangèrent sous la bannière de Tolstoï, qu'on a souvent surnommé « le Rousseau slave ».

Pour ces révolutionnaires sceptiques, le progrès n'est qu'une utopie. « La croyance au progrès, dit Tolstoï, je ne la partage pas. Je suis affranchi de la superstition du progrès. »

Pièce après pièce, les nihilistes scolaires démolissent l'édifice éducatif laborieusement construit par l'expérience des siècles précédents. Selon eux, il n'est pas prouvé — ce serait plutôt le contraire — que le développement moral marche de pair avec la diffusion de la science et de l'instruction. Celles-ci, au surplus, ne seraient en aucune façon des facteurs d'accroissement du bonheur. « Toutes les dépêches télégraphiques qui passent rapidement au-dessus de sa tête (du peuple) ne sauraient augmenter son bonheur d'un grain de sable », écrit Tolstoï. Le progrès n'est nullement prouvé parce que les rues sont mieux éclairées qu'autrefois, parce qu'on bat moins les femmes et les enfants, parce que les dames de la bonne société font moins de fautes d'orthographe !

Une seule chose est importante en pédagogie selon Tolstoï : **la liberté absolue.** C'est elle que le peuple réclame ; or, dit-il, l'instinct du peuple est infaillible. L'instruction officielle obligatoire, prétendument conforme à la raison et adaptée aux besoins universels de l'humanité n'est en fait qu'une chimère ; pis encore, elle produit plus de méfaits que de bienfaits. A toute éducation organisée méthodiquement, il faut donc opposer une instruction libre, spontanée, que chaque individu se donne à soi-même. Toutes les entreprises scolaires, du jardin d'enfants à l'université, sont nuisibles, voire maudites, parce qu'elles tuent la liberté .

Cette doctrine, on le constate, est digne de Rousseau, mais d'un Rousseau quasi délirant.

Tolstoï ne se contente pas d'abattre des institutions qu'il juge abêtissantes et dangereuses ; il s'attaque avec une sorte de sarcasme passionné aux maîtres d'école, auxquels il dénie tout esprit de dévouement. « J'en suis persuadé : si le maître peut déployer une telle ardeur dans l'éducation, c'est uniquement qu'au fond de cette tendance se recèle, avec la jalousie de la pureté de l'enfant, le désir de le voir semblable à soi, c'est-à-dire plus dépravé. » Et parlant de l'institutrice, il n'est pas plus aimable : « C'est une créature monstrueuse, qui fait consister toute la perfection de la nature humaine dans l'art de tirer la révérence, de porter des cols et de parler français ! »

Mais après avoir démoli, que propose le réformateur russe ?

Afin de ne pas soustraire l'enfant aux conditions naturelles de son développement, il faut, prétend-il, une école qui ait les caractères de la famille.

Pour appliquer sa doctrine, Tolstoï crée sur sa terre de Iasnaïa-Poliana une institution qui ne ressemble en rien à ce qui existe ailleurs : une école sans règlement, sans programme, sans discipline ni sanction. Les élèves y choisissent eux-mêmes l'étude qui leur plaît. Ils sont libres de leur activité, libres d'apprendre ce que bon leur semble quand bon leur semble, libres même de rabrouer l'instituteur si celui-ci s'avise d'être autre chose que l'humble serviteur... du peuple !

Le maître de la classe idéale, telle que la conçoit Tolstoï, n'a pas du tout besoin de formation professionnelle. Le premier venu suffit à la tâche de l'enseignement : « un prêtre, un soldat, un passant quelconque, pourvu qu'il sache lire et ne présente rien de suspect ». Au diable les disciples de Pestalozzi, avec leurs pédantes

leçons de choses et leurs ridicules exercices d'élocution ! « Peut-être les enfants hottentots et nègres, peut-être aussi certains enfants allemands (on ne saurait être plus ironique à l'égard du pays de Goethe et de Kant) peuvent ignorer ce qu'on leur apprend dans ces entretiens ; mais les enfants russes, à l'exception des seuls idiots, savent tous, dès leur entrée à l'école, ce que signifie **en bas**, **en haut**, ce que c'est qu'**un banc**, qu'**une table**... »

Cependant, on trouve aussi, dans les rêveries pédagogiques du singulier Jean-Jacques slave, des déclarations auxquelles nous pouvons plus aisément souscrire. Ainsi le passage suivant : « Veux-tu élever les enfants ? Aime la science et sache-la, et les élèves t'aimeront ; ils aimeront la science et tu les élèveras. Mais si tu ne l'aimes pas toi-même, que tu les contraignes ou non, la science ne produira pas sur eux d'action éducative. »

* * *

La fameuse école de Iasnaïa-Poliana, dont le monde pédagogique attendait les résultats avec une grande impatience et un intérêt passionné, n'eut pas une fin très glorieuse.

On y avait admis une quarantaine d'élèves, dont Tolstoï en personne était l'un des maîtres. L'expérience fut un échec complet. La majorité des écoliers ne faisaient rien ou pas grand-chose ; beaucoup d'enfants passaient des mois sans manifester le moindre intérêt spontané pour l'étude. Les parents s'en inquiétèrent et s'élevèrent vivement contre le généreux mais maladroit contempteur des méthodes traditionnelles ; on l'accusa, avec une aigre ironie, d'avoir remplacé « l'instruction obligatoire » par « l'ignorance obligatoire ».

Quels enseignement pouvons-nous tirer de cette expérience ?

En fin de compte une leçon très simple, encore valable aujourd'hui, du moins dans une certaine mesure.

Les sophismes ne suffisent pas à instaurer une école meilleure. Il est facile de critiquer une pédagogie que le temps a rendue peu à peu classique ; en particulier, de prétendre que cette pédagogie atrophie la volonté de l'individu et altère la personnalité de l'enfant. Après avoir détruit, encore faut-il construire sur le champ de ruines un édifice nouveau.

Or les nihilistes de l'éducation n'ont jamais vraiment reconstruit ; en tout cas, ils n'ont nullement apporté la preuve que ce qu'ils voulaient mettre en lieu et place d'une éducation décriée par eux était supérieur à ce qu'on avait fait avant eux.

Rien de surprenant en conséquence au fait que, dans leur majorité, les penseurs pédagogiques de la fin du XIXe siècle et les praticiens de l'école traditionnelle aient choisi avec bon sens d'attendre d'autres modèles, d'autres expériences, d'autres résultats plus probants, avant de renier leurs propres convictions, leurs institutions, leurs méthodes.

Puissent les penseurs et les praticiens de l'avenir faire preuve à leur tour de prudence, de sagesse et de réalisme.

Violette Giddey.

HIÉRARCHIE

Un lecteur fidèle de l'« Educateur » nous a envoyé un extrait de l'ouvrage de Konrad Lorenz intitulé « Les huit péchés capitaux de notre civilisation », extrait consacré à la hiérarchie.

Nous le publions avec plaisir accompagné des commentaires de M. Henri Hartung, défenseur convaincu de l'autogestion.

Réd.

La reconnaissance d'une situation hiérarchique n'est pas un obstacle à l'amour. Chacun devrait se rappeler qu'étant enfant, il n'a pas aimé moins les personnes qu'il admirait et auxquelles il était soumis. Au contraire, il les a aimées davantage et mieux que ses égaux et ses inférieurs...

...Dire qu'une hiérarchie naturelle entre deux personnes soit un obstacle à des sentiments cordiaux, déclarer qu'il s'agit là d'une « frustration » est l'un des plus grands crimes commis par la doctrine pseudo-démocratique. Sans cette hiérarchie, la forme la plus naturelle d'amour humain, celle qui unit normalement les membres d'une famille, n'existerait même pas. Des milliers d'enfants sont devenus de malheureux névrosés, du fait de la célèbre éducation « anti-autoritaire » destinée à éviter les frustrations.

Comme je l'ai déjà dit, l'enfant élevé à l'intérieur d'un groupe non hiérarchisé, se trouve dans une situation absolument artificielle. Ne pouvant réprimer en lui la tendance instinctive à occuper la première place, il tyrannise des parents dénués de résistance et se voit obligé d'assumer un rôle de chef, dans lequel il ne se sent pas du tout à l'aise. A défaut d'un supérieur, plus fort que lui, il se trouve sans défense dans un monde qui lui est hostile, car les enfants élevés selon les méthodes « anti-autoritaires » ne sont aimés nulle part. Quand il essaie d'agacer ses parents pour provoquer de leur part une juste réaction d'indignation et « réclame des claques », il ne reçoit pas la réponse agressive à laquelle il s'attendait inconsciemment, mais se heurte au mur de caoutchouc de beaux discours apaisants et de phrases creuses pseudo-rationnelles.

Or aucun homme ne s'est jamais identifié à un pauvre esclave, personne n'est disposé à se laisser dicter par lui des règles de conduite et moins encore à admettre les valeurs culturelles qu'il respecte. C'est seulement si l'on aime quelqu'un du plus profond de son cœur et qu'on l'admire en même temps, que l'on peut adopter sa tradition. Une telle « image du père » manque manifestement à la plupart des adolescents qui grandissent aujourd'hui. Leur propre père se révèle trop souvent incapable et le surpeuplement des écoles et des universités empêche un professeur estimé d'assumer ce rôle.

Konrad Lorenz, Prix Nobel de médecine 1973, « Les huit péchés capitaux de notre civilisation », éd. Flammarion.

Meuh !

Cette citation de Lorenz ne débute-t-elle pas dans la confusion ? Est-il possible de rapprocher ainsi la situation de l'enfant — mais, au fait, de quel âge ? — avec celle d'une personne enserrée dans une hiérarchie ? Une aide nécessaire, simplement parce qu'elle est vitale, est-elle comparable à un rapport de subordination ?

Et que signifie « hiérarchie naturelle » ? S'il s'agit de la différence qui sépare souvent les êtres humains et de leurs apports inégaux au développement de la communauté, est-ce une hiérarchie ? Dans le vocabulaire courant, cette dernière sépare les individus en catégories « supérieu-

res » et « inférieures » : les officiers, les cadres, les dirigeants... et les autres. Les premiers ont un pouvoir, ils décident au nom de leur compétence ou de leur statut ce qu'il est bon, pour tous, de faire, ou de ne pas faire. Comme l'enseignant traditionnel vis-à-vis de ses élèves. Dire que cette classification ne contredit pas l'« amour » est l'excuse normale de l'autorité, donc de tous ceux qui sont autoritaires, qui commandent, qui ordonnent, punissent pour le « bien » de tous les soumis, qui acceptent et remercient.

« Si on met, au printemps, des vaches dans un pré, des combats s'établissent pour déterminer quelle sera celle qui conduira le troupeau. Dans l'espèce humaine, en tout lieu, en tout temps, tout rassemblement d'hommes égaux finit par se reconnaître un chef, un roi et les autres sont réduits à l'état de serfs. » — Que pensez-vous du soutien apporté par ces mots à la thèse de Lorenz, par l'inspecteur A. Chauvin, de l'Académie de Paris ? (Revue « Les Humanités scientifiques » avril 1971, p. 340) — Meuh !

L'homme n'est pas une bête, la vie n'est pas la mort, la spontanéité et le bonheur ne sont pas carcans, programmes, notes, punitions. L'amour n'est pas le « respect », parce qu'il n'est ni crainte, ni peur. Au lieu de regretter que le professeur, de nos jours, ne soit plus le « père », ne faudrait-il pas plutôt se demander pourquoi il n'est que si rarement l'ami ? Malgré les rapports — à propos qu'est devenu celui du GROS ? et que devient celui de la SPR ? — malgré les analyses — Gonvers et Petitat dénonçant en Suisse l'école ségrégative que Baudelot et Establet, Bourdieu et Passeron ont analysé en France — malgré les échecs quotidiens d'une école « hiérarchique » et « paternelle » — tellement effrayés par leurs propres faiblesses, ses défenseurs en sont réduits à condamner toutes les tentatives allant dans le sens de l'autonomie des élèves, comme à Neuchâtel et à Porrentruy — malgré la contribution de la pédagogie et de la psychologie modernes — un « maître » peut-il n'avoir pas réfléchi aux thèses de Michel Lobrot, notamment celles consacrées à « Pour ou contre l'autorité » ? — malgré tant d'avertissements et de signes, la crise actuelle va-t-elle se prolonger indéfiniment ?

Et les responsables de l'instruction publique, comme trop d'enseignants, continueront-ils longtemps encore à sécréter l'ennui, l'inégalité et l'ordre au lieu d'éveiller les jeunes à la réalité de leur situation ici et maintenant, à la création, à la coopération concrète et à la construction de leur personnalité ?

Henri Hartung.

LA CAISSE CANTONALE VAUDOISE DES RETRAITES POPULAIRES

Subventionnée, contrôlée et garantie par l'Etat

Assure des rentes à tout âge et aux meilleures conditions.

Renseignez-vous sur les nombreuses possibilités qui vous sont offertes en vue de créer ou de parfaire votre future pension de retraite.

LA CAISSE CANTONALE VAUDOISE D'ASSURANCE EN CAS DE MALADIE ET D'ACCIDENTS

Contrôlée et garantie par l'Etat

Elle assure :

a) **pour la couverture des frais médicaux, pharmaceutiques et hospitaliers,** toute personne de la naissance au décès, domiciliée dans le canton de Vaud, aux meilleures conditions, en cas de maladie et d'accidents ;

b) **pour une indemnité de perte de gain,** toute personne exerçant une activité lucrative et domiciliée dans le canton de Vaud, y compris les apprentis, dès le 1er jour d'incapacité de travail, ou à des échéances différées, en cas de maladie et d'accidents ;

c) **pour des indemnités complémentaires aux frais d'hospitalisation en privé** lors de maladie et d'accidents ;

d) **pour des indemnités en capital en cas de décès ou d'invalidité par suite d'accidents,** toute personne de 0 à 65 ans révolus titulaire auprès d'elle d'un contrat pour l'une des assurances de base.

Agences dans chaque commune.

Direction : rue Caroline 11, 1003 Lausanne
Tél. 20 13 51

LA SÉRIGRAPHIE

Le principe de la sérigraphie est très simple, il s'agit de faire passer à travers un **tamis** ou un **écran** très fin une couleur donnée. La couche de couleur déposée à travers l'écran sur la feuille de papier ou la toile destinée à recevoir l'impression est régulière et unie. La sérigraphie permet de tirer un excellent parti des couleurs et d'obtenir des effets originaux et très « payants ».

Certains artistes réalisent des œuvres comprenant jusqu'à 30 couleurs différentes (p. ex. Vasarely), ce qui ne pose guère de problèmes à des professionnels, étant donné la facilité avec laquelle on peut réaliser les **stencils,** terme utilisé pour désigner l'écran obstrué en certaines parties, les parties ouvertes constituant le dessin à imprimer dans la couleur choisie. Il convient pourtant de ne pas voir trop grand au début et de savoir se limiter à des œuvres comprenant de 1 à 4 couleurs.

Procédons à une expérience simple destinée à aider à la compréhension du procédé de la sérigraphie : avec un liquide spécial dit « liquide de remplissage », on bouche le tamis à l'exception, par exemple, d'un cercle et d'un rectangle ; seules se marqueront sur la matière à imprimer, appelée **support,** les formes colorées du rond et du rectangle. La première sérigraphie aura été ainsi réalisée. Il s'avère donc qu'il s'agit moins d'une véritable technique d'impression que d'un procédé s'assimilant au **pochoir** dont il se différencie toutefois assez nettement.

Le grand intérêt de la sérigraphie réside, comme mentionné plus haut, dans la simplicité de sa technique élémentaire ; elle peut, à ce titre, être utilisée déjà par des élèves de 9-10 ans : le journal de classe s'en trouvera égayé et valorisé et l'enseignement artistique s'enrichira de travaux souvent remarquables.

En plus du papier et de l'étoffe, on peut imprimer sur pratiquement tous les matériaux : le verre, la céramique, le cuir, le métal, les matières plastiques, etc. Pour chacun de ces matériaux, on trouve des encres spéciales.

Par souci d'information, je me permets de signaler qu'il existe plusieurs techniques sérigraphiques utilisant des **pochoirs** relativement simples à fabriquer et à manipuler :

— le pochoir au vernis-laque ou à la colle ;
— le pochoir à la craie grasse ;
— le pochoir de papier découpé ;
— les films de découpe ;
— l'encre latex, le « Manufix ».

Notons qu'il existe des techniques plus compliquées, notamment le procédé photo-chimique, qui nécessitent un matériel important et onéreux et qui ne trouvent guère leur application que dans l'industrie ou par des amateurs expérimentés.

Parmi les cinq techniques au pochoir citées plus haut, nous nous limiterons dans le présent article à celle dite des **films de découpe** offrant les avantages de la simplicité et de la solidité et permettant des tirages presque illimités.

Un autre article sera peut-être consacré à **l'encre latex** permettant d'obtenir, sans difficulté sérieuse, toutes les gravures et les structures souhaitées pour un dessin artistiquement plus... « sensible ».

Les films de découpe

Là encore, il existe plusieurs sortes de films.

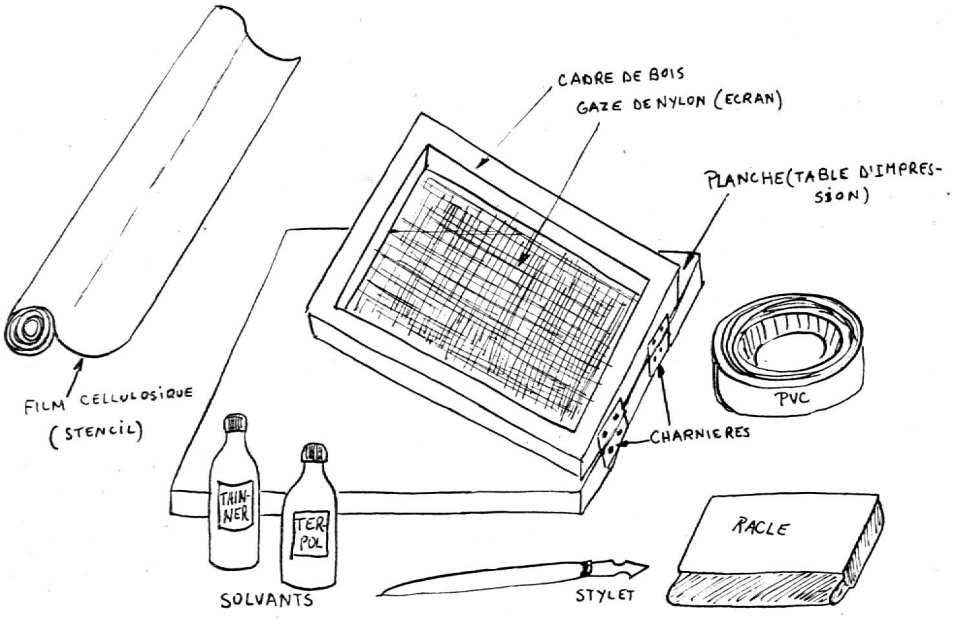
Ayant toujours travaillé avec le **film cellulosique,** c'est celui que je traiterai ici.

Le film cellulosique s'achète dans le commerce (magasins spécialisés dans les techniques artistiques, ateliers de sérigraphes, industries sérigraphiques...) ; il est composé d'une **base de polyester** stable et transparente et d'un **film adhérent soluble au solvant.**

Le matériel

Le matériel du sérigraphe se compose :

— d'un **cadre** tendu et articulé sur une planche de bois appelée **table d'impression ;**
— d'une **plume à trancher** fixée à un porte-plume : **le stylet ;**
— de bandes de **papier adhésif ;**
— du **film de découpe** (vendu en rouleau) ;
— d'une **racle** en caoutchouc ;
— de **solvants** (« Thinner » ou « Terpol »).



Cadre et outillage se trouvent dans le commerce, cependant il est tout à fait possible de fabriquer soi-même son équipement.

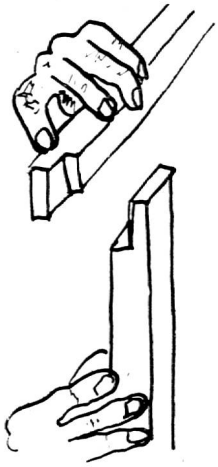
Le cadre

Le cadre est le châssis muni de la gaze formant écran. Lui et la racle peuvent être considérés comme les véritables outils du sérigraphe !

Il est bien entendu que le format du cadre pourra dépendre des besoins.

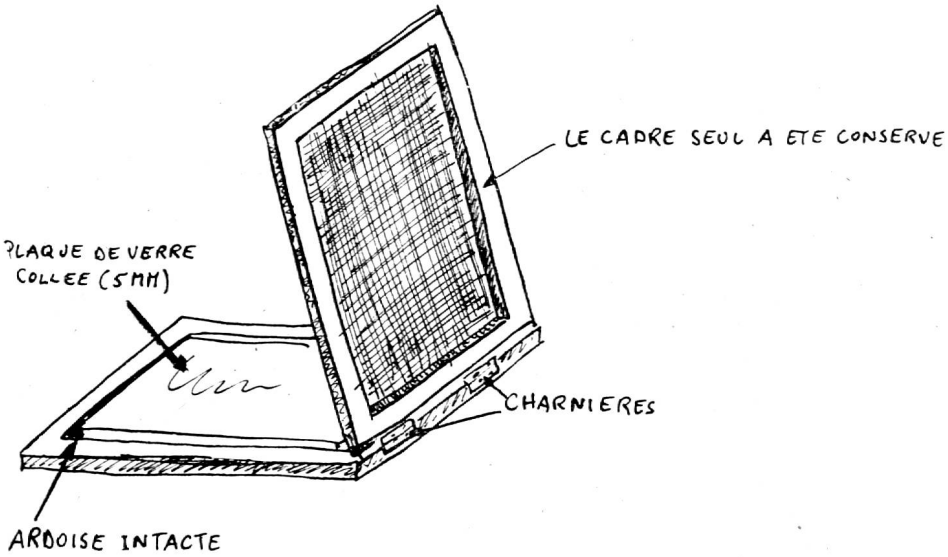
Pour tirer des épreuves de format A5, un cadre de dimensions intérieures 20 × 25 cm. suffit et pour un format A4, un cadre de 25 × 35 cm. est à conseiller.

Il est important d'utiliser un bois de sapin raboté, bien sec (de 2,5 × 3,5 cm. environ d'épaisseur) que l'on coupera à longueur voulue et qu'on assemblera « à mi-bois » ; d'une exécution facile, cet assemblage assure, une fois collé, une solidité suffisante.



ASSEMBLAGE "A MI-BOIS"

Signalons que l'on peut utiliser comme cadre celui d'une ardoise d'écolier fixée par des charnières à une planche servant de table d'impression, celle-ci pouvant être aussi constituée par une deuxième ardoise sur laquelle on a collé une plaque de verre de 5 mm.



Entoilage du cadre

Matériaux :

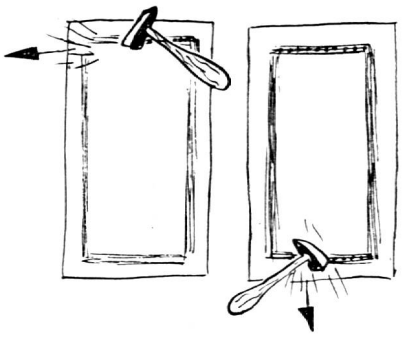
— de la **gaze** spéciale de nylon pour sérigraphie (densité : 98 mailles au cm.) qu'on peut se procurer dans le commerce spécialisé (adresse à la fin de l'article) ;

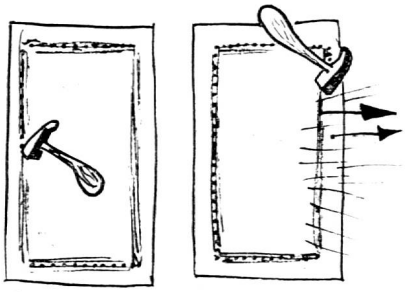
— des **punaises** ou, mieux, des **agrafes** à fixer avec un pistolet-agrafeur.

Cette gaze se distingue par une grande solidité !

Découper un morceau de gaze de 7-8 cm. plus large que le cadre de manière à ce qu'il dépasse de quelques cm. de chaque côté de celui-ci ; cela pour fournir une prise. En fixer un coin par quelques agrafes (ou punaises). Monter ainsi la gaze sur un côté du cadre, avec un écartement des pointes de 1 cm. Puis la tendre en travers du cadre, et la fixer de l'autre côté, de la même manière.

La gaze de soie étant très résistante, elle supporte une très forte traction.





Après avoir fixé la gaze sur les quatre côtés, il convient de la laver à l'eau tiède additionnée de soude, pour en supprimer l'apprêt. Ce lavage a pour effet, en outre, d'amener la gaze à se contracter un peu et à se tendre sur le cadre comme une peau de tambour.

On laisse sécher le cadre, puis on le rend étanche, pour empêcher le colorant qu'on y dépose de s'échapper entre le châssis et l'écran. A cet effet, on recouvre la toile en contact avec le cadre (là où il y a les agrafes !) avec du vernis cellulosique.

Pour des tirages importants ou pour l'impression en plusieurs couleurs avec repérage, il faut utiliser un **cadre à charnières :** prendre une planche de sapin bien rabotée de dimensions semblables ou légèrement supérieures à celles du cadre d'impression, y fixer le cadre d'impression, surface toilée vers le bas et adapter deux charnières sur l'un des côtés, de manière que le cadre d'impression puisse se rabattre et se relever comme un couvercle. La fixation des charnières ne se fait que quand l'écran est tendu et prêt à l'impression.

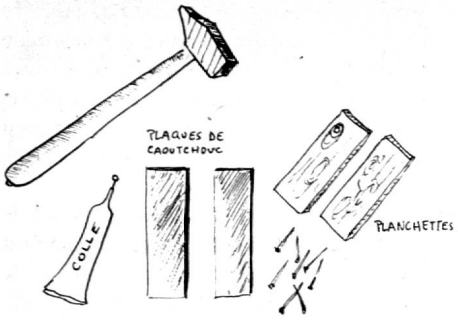
La racle

Le deuxième accessoire indispensable à la sérigraphie est la racle ; c'est elle qui permet de passer la couleur d'impression sur la gaze ou, plus précisément, de la presser à travers la gaze.

La racle d'impression ressemble à celle des laveurs de vitres, on peut la trouver dans le commerce en différentes grandeurs. Il est nécessaire d'en posséder plusieurs, adaptées aux dimensions des différents cadres, une par cadre si l'on veut organiser plusieurs équipes en classe travaillant en même temps. Leur prix est relativement élevé, mais il est possible de les fabriquer soi-même.

Eléments nécessaires à la fabrication d'une racle :

— Des planchettes de contreplaqué de 0,5 à 1 cm. d'épaisseur.
— Des bandes de caoutchouc (trouvables dans le commerce ou des morceaux de chambre à air de camion).
— Des clous minces, longs de 2-3 cm.
— Un couteau bien aiguisé.
— Une règle de bois dur ou de fer.
— Deux serre-joints.
— De la colle.

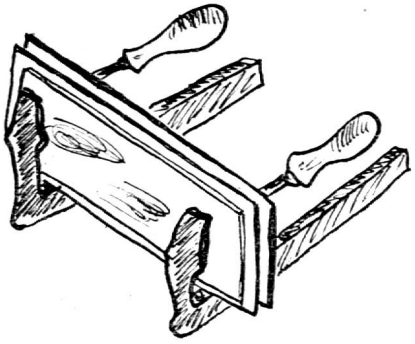


Pour une raclette, il faut deux planchettes de contreplaqué de même grandeur. Leur largeur variera de 5 à 7 cm. selon les dimensions du cadre. Quant à la longueur, elle doit avoir environ 3 cm. de moins que la mesure intérieure la plus courte du cadre.

Il faut également deux bandes de caoutchouc de mêmes dimensions ; elles doivent être de 4 cm. plus larges et de 2 cm. plus hautes que les planchettes. Pour découper les bandes, presser fortement une règle de bois ou de fer sur le caoutchouc avec deux serre-joints et passer plusieurs fois un couteau bien aiguisé le long de la règle. Le découpage au massicot est à conseiller, les bords obtenus étant parfaitement francs de toute irrégularité.

Les bandes de caoutchouc, soigneusement découpées, sont posées l'une sur l'autre et décalées, l'une par rapport à l'autre, d'un demi-centimètre, aussi bien en largeur qu'en hauteur, les bords restant bien parallèles. Il est conseillé de coller entre eux les morceaux de caoutchouc ainsi disposés avant de les presser entre les deux planchettes et de fixer le tout par quelques clous.

Il va de soi que, partout, la distance entre bords de caoutchouc et bords de bois doit être égale.



Les raclettes ainsi fabriquées peuvent être utilisées sur tous leurs côtés ; les petits servant spécialement à l'impression des motifs de petite surface et pour les cadres étroits.

Tout ce matériel fabriqué relativement simplement et bien soigné peut durer des années et permettre des tirages quasiment illimités.

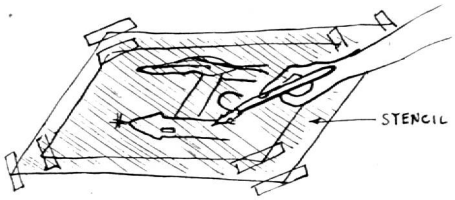
La sérigraphie pratique

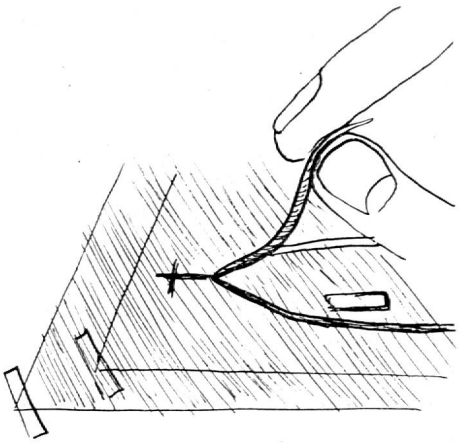
La découpe du film

— Réaliser d'abord, sur une feuille de papier, le modèle du dessin à reproduire, dessin monochrome, simple pour commencer (faut pas se dégoûter tout de suite !).
— Placer le modèle sur une surface plane et dure et le scotcher.
— Découper un morceau de film de dimensions légèrement supérieures au modèle à reproduire, le poser, **face soluble au-dessus,** sur ce dernier et le scotcher à son tour.

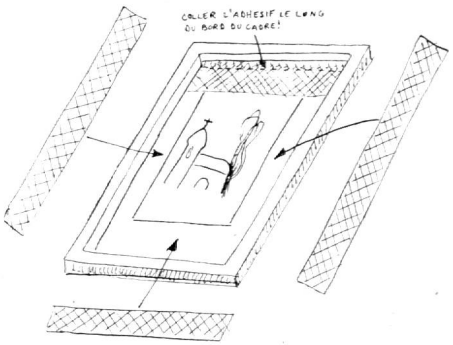
En haut : sérigraphie réalisée par un élève de 10 ans d'après le dessin d'un petit de 6 ans pour le programme de la soirée scolaire (2 couleurs).
A gauche : Françoise, 11 ans.

— Découper avec un stylet bien affûté, afin que **la plus légère pression** découpe le film **sans endommager le support.**
— Oter les parties qui forment l'impression et par où l'encre devra passer.



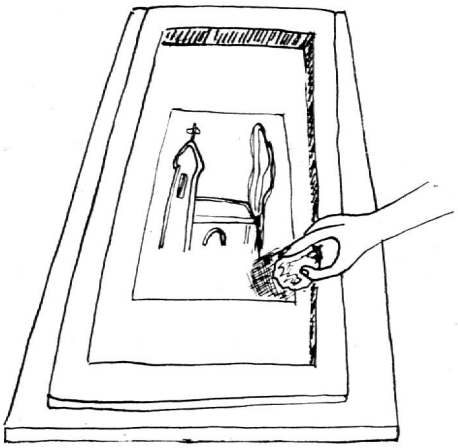


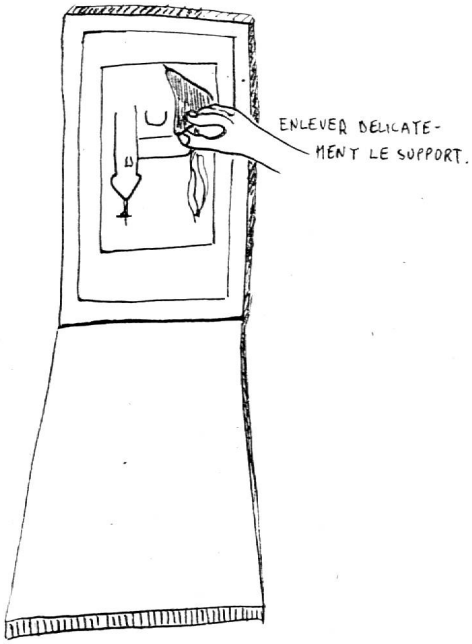
— Le stencil ne couvrant pas toujours toute la surface toilée du cadre, il convient d'obstruer les parties extérieures au dessin, qui ne sont pas bouchées, par des bandes de papier autocollant (ou du PVC ou du scotch de tapissier...) posées sur la face supérieure du cadre toilé.



— Récupérer le stencil, le glisser sur la planche du cadre **face découpée** (polyester soluble) au-dessus et positionner l'écran en contact avec la gaze. Pour que le contact gaze-film soit plus intime, poser un journal illustré mince et plat sur la planche et poser le film sur l'illustré avant de rabattre le cadre.
— Humecter la gaze recouvrant le film avec un « thinner » du commerce (drogueries). Utiliser à cet usage un chiffon propre et **très légèrement imbibé** de « thinner », le rôle de ce dernier étant de diluer superficiellement la première couche en polyester afin qu'au séchage elle adhère à la gaze. Opérer par petites zones de 10 × 10 cm. environ et **sécher immédiatement** avec un chiffon sec en frottant la zone solubilisée, puis continuer de la même manière sur toute la surface. Ne pas se désespérer en cas d'échec : j'ai complètement « fondu » mes deux premiers stencils en mettant une trop grande quantité de « thinner » !
— Activer éventuellement le séchage avec un ventilateur ou un fœhn (à froid) ou attendre une bonne dizaine de minutes.
— Enlever ensuite **délicatement** le support dorsal.

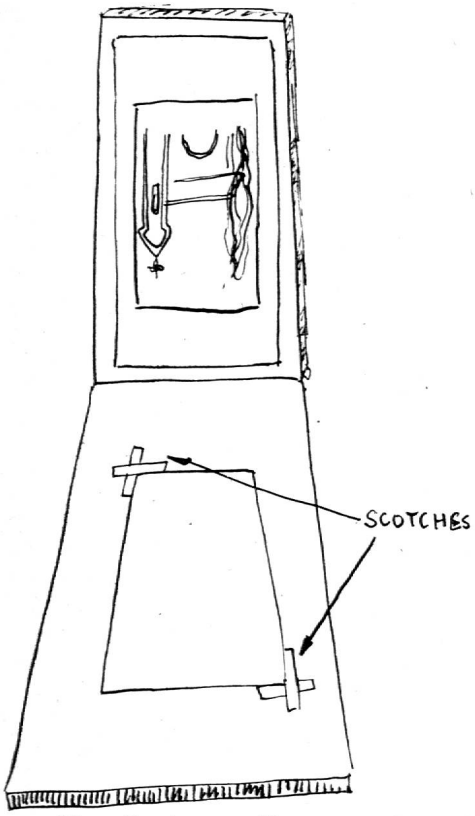
— Repérer **précisément** l'endroit où l'on devra placer les feuilles qui seront imprimées en plaçant une feuille sur la planche et en marquant sur cette dernière deux angles opposés par un scotch épais.





André, 10 ans, sérigraphie en 2 couleurs.

Ce repérage est facile à effectuer : la gaze et la couche de polyester du film étant transparentes. Ce travail est extrêmement important surtout dans le cas d'un dessin à reproduire en plusieurs couleurs ; un décalage dans la pose des feuilles donnant des sérigraphies où la juxtaposition des couleurs est imparfaite : blancs entre les plages de couleurs ou couches superposées.



— S'installer à une table recouverte, tout comme le sol, de papier journal, préparer un bon stock de feuilles blanches.

On est alors prêt pour le premier tirage !

— Verser une « bonne lampée » d'encre sur l'écran et passer la racle. Généralement, un seul passage suffit.

La première feuille est imprimée.

Le séchage de l'encre étant relativement rapide (quelques minutes), il convient de ne pas perdre de temps entre les tirages, autrement l'encre séchée obstrue les mailles de la trame et l'encre fraîche ne peut plus passer. Si cela arrive, nettoyer l'écran avec un chiffon imbibé de terpinette (marque « Terpol » dans les drogueries) qui dissout l'encre sans attaquer le stencil.

— Le tirage achevé, il convient en premier lieu de nettoyer l'écran de toute trace d'encre en utilisant la terpinette.

— Dissoudre ensuite le film avec un chiffon **bien imprégné** de « Thinner ».

Pour réaliser des sérigraphies en plusieurs couleurs, le principe est exactement le même. Il s'agit simplement de travailler avec plusieurs stencils ; chaque stencil étant taillé de telle manière que toutes les surfaces de la même couleur y soient découpées.

Lorsque tous les stencils ont été découpés, on solubilise d'abord sur l'écran celui qui doit laisser passer la couleur la plus claire (de cette manière, s'il y a un léger chevauchement de couleurs, on ne verra que la plus foncée qui recouvre les autres), les contours foncés du dessin venant parachever l'œuvre.

Une fois la première couleur déposée sur toutes les feuilles, on débarrasse l'écran de l'encre et du film et on place un nouveau film sur l'écran.

Le repérage de la feuille sur la planche doit être extrêmement minutieuse pour chacun des tirages, le moindre écart ayant pour conséquence des décalages parfois gênants.

Pour la réalisation du matériel nécessaire à la sérigraphie (cadres et racles), la collaboration du maître de travaux manuels résoudra tous les petits problèmes pratiques et elle saura, j'en suis sûr, pallier les carences et imprécisions de certaines de mes explications.

Bonne chance et bien du plaisir !

Deux livres intéressants :

— « La sérigraphie sur papier et sur étoffe », de H. Birkner, éditions Dessain et Tobra.

— « Peindre et imprimer sur étoffes », par G. Ahlberg et O. Jarneryd, collection Savoir Faire.

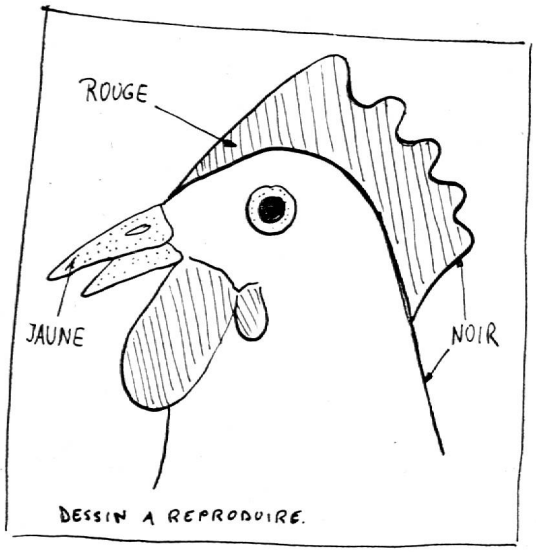
Adresses :

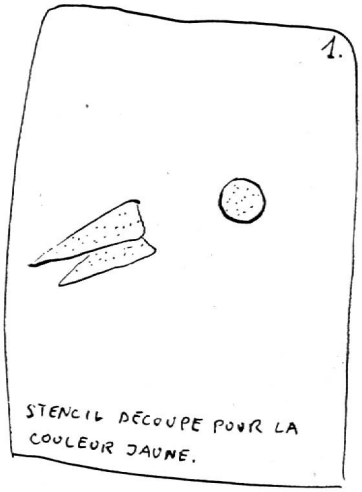
Pour les cadres et les racles prêts à l'emploi ainsi que pour les films (stencils) : SERICOLOR S.A., 1800 Vevey.

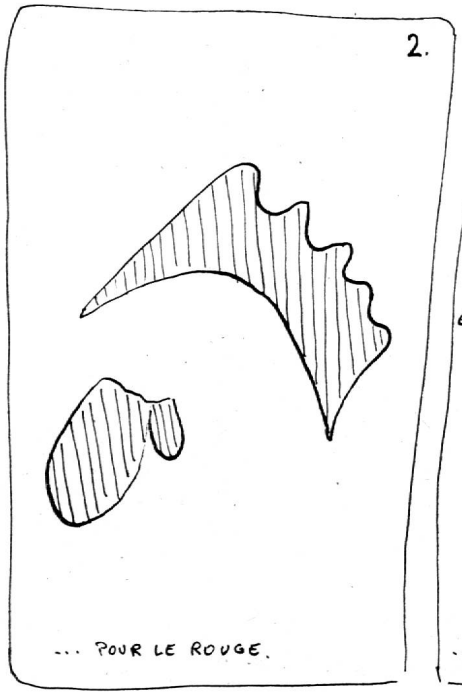
Pour les encres : JALUT S.A., Lausanne.

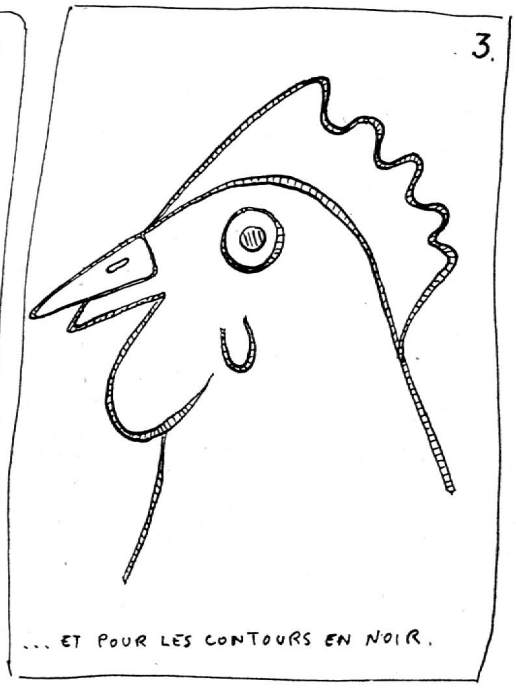
Pour les plumes à trancher : magasins des beaux-arts.

Ces maisons se feront sans doute un plaisir de vous conseiller. *René Blind.*









A travers les media

Dans cette nouvelle rubrique, nous commentons très librement des articles, des livres, des émissions de radio, de télévision qui nous paraissent fournir matière à réflexion. En principe et par principe, nous éviterons soigneusement tout ce qui a trait à la pédagogie (l'« Educateur » en regorge), mais il y aura des exceptions à cette règle (aujourd'hui par exemple).

Cette rubrique est animée par le GR/SPR ; mais le « groupe de réflexion » est largement ouvert ; la rubrique aussi...

GR/SPR.

Lu dans l'hebdomadaire « Coopération » du 6 février 1975 un billet de J.-C. Nicolet qui nous a fait plaisir.

L'auteur évoque avec humour la querelle de la semaine de cinq jours à l'école. A Genève, les enquêtes ont fait florès, et leur dépouillement est en cours, sinon terminé. On attend les conclusions, et les décisions qui s'ensuivront.

Mais pour nous, l'intérêt du billet de Nicolet n'est pas dans les modalités des diverses enquêtes, ni dans les particularités des « semaines » proposées. Deux remarques du journaliste nous ont fait plaisir, et nous allons les souligner.

Parlant des enseignants et des parents, Nicolet nous honore grandement en écrivant : « les premiers paraissent se préoccuper avec beaucoup de conscience et de sérieux du sort « objectif » de l'élève — c'est réconfortant — alors que les seconds semblent souvent davantage intéressés par leur propre sort ». Merci, M. Nicolet.

Plus loin, le chroniqueur nous charme encore plus lorsqu'il se fait l'avocat des enfants eux-mêmes : « ... la consultation me semble comporter une lacune, importante, puisque les élèves, directement mis en cause, ont été laissés pour compte. C'est injuste. L'organisation de leur semaine de travail scolaire ponctuée de loisirs légitimes relève ou devrait relever aussi de leur « compétence ». Et la logique aurait voulu qu'ils fussent eux aussi questionnés à ce propos. »

On pourrait bien sûr, et M. Nicolet le laisse entendre, rétorquer que les parents n'ont pas manqué de consulter leurs enfants. Même si cette procédure familiale s'était déroulée dans tous les foyers, un fait demeure, que le journaliste a raison de souligner : les enfants n'ont pas eu directement voix au chapitre. Une manière comme une autre de leur refuser le statut de personnes, de les maintenir dans leur état... infantile de « colonisés » pour raison d'âge.

Mais M. Nicolet ignore probablement que lors du choix (!!!) de la langue II, **personne** n'a été consulté. Alors...

GR.

Courrier pédagogique

A propos de statistiques inutiles parce qu'elles ne prouvent rien

L'« Educateur » n° 7 du 21 février 1975 consacré au problème de la démocratisation nous a valu de nombreuses réactions... orales et écrites. Ci-dessous nous publions deux textes reçus récemment.

Réd.

Les statistiques de M. Gonvers, parues dans l'« Educateur » du 21 février, non seulement ne nous apprennent rien, mais elles ne prouvent rien. Sinon le simple bon sens, tout au moins quelques années de pratique dans l'enseignement suffisent à éclairer sur ce point : les chances d'accéder à des études supérieures sont notablement plus élevées pour le fils du médecin que pour le fils du manœuvre. Ce que l'on explique en mettant l'accent sur des facteurs héréditaires ou sur l'influence du milieu. En fait, rien n'étant scientifiquement prouvé, seuls des préjugés idéologiques déterminent à cet égard des positions tranchées. C'est visiblement le cas en ce qui concerne l'étude présentée par M. Gonvers. Il affirme, en lettres grasses : « Si les enfants héritent de leurs parents, ce n'est pas seulement des dons, c'est-à-dire des dispositions innées, mais surtout un capital culturel... » Ce « surtout » est significatif d'une hâte à conclure dans le sens d'une idée préconçue, car enfin rien, absolument rien dans les statistiques qu'il présente ne permet d'affirmer que le capital culturel des parents et leur attitude à l'égard de la culture ont un impact plus important, ou au contraire moins important, que les dispositions innées sur l'avenir scolaire de l'enfant. Je ne résiste pas au plaisir d'utiliser une expression « pagnolesque » : il n'y a rien de plus « trompe-couillons » que les statistiques parce qu'elles prêtent à de multiples interprétations qui toutes peuvent prendre les allures d'une démarche rationnelle. En fait, rien ne nous autorise à prétendre, par exemple, que le milieu des professions libérales présente un avantage certain sur le plan de l'apport socio-culturel. On serait tout aussi bien fondé à penser que la famille paysanne, sa cohésion, la présence constante des parents et des grands-parents, le contact de la nature constituent l'environnement le meilleur, à tout le moins pour l'enfant d'âge préscolaire. Combien d'enfants de médecins ou d'avocats ne sont-ils pas confiés, la semaine durant, à des jeunes Suisses alémaniques ? Et le langage concret de l'artisan et du paysan, ou même de l'ouvrier, bricoleur à ses heures de loisir, n'est-il pas plus formateur au cours des premières années de l'enfance que le langage plus élaboré du médecin, du juriste et du banquier ?

Quant aux jugements exprimés, dans le même numéro de l'« Educateur », par les représentants des partis politiques, ils prêteront toujours à suspicion dans un domaine où il est si tentant de faire de la démagogie. Les enfants, la jeunesse, l'avenir de l'humanité — sans trémolos, la mode en est passée — quelle bonne publicité ! Quelle occasion de soigner la clientèle électorale ! Il est évident que dans cette perspective ces messieurs ne peuvent affirmer, même si telle est leur conviction profonde, que la destinée des individus est essentiellement inscrite dans leurs gènes. Un tel déterminisme est tellement contraire à la mystique démocratique que le politicien serait bien maladroit qui en ferait état dans la conjoncture actuelle.

Au contraire des idéologues de tout acabit, les biologistes de renom, les psychologues sérieux — ça existe — se contentent d'émettre sur le sujet en question des considérations extrêmement nuancées,

prudentes, parfois d'ailleurs divergentes. Il s'ensuit qu'apparaissent d'autant plus outrecuidants les jeunes loups dans le vent qui, d'une manière qui se veut définitive, décident de l'importance relative de l'environnement familial et des dispositions héréditaires sur l'avenir de l'enfant.

Ceci dit, personne n'est en mesure de nous montrer que resteraient dans nos classes primaires du degré supérieur un certain nombre d'enfants dont le quotient intellectuel et les qualités de caractère prouveraient qu'ils ont été lésés par le système sélectif actuel. Nous savons tous, par contre, que nos établissements secondaires regorgent d'élèves dont les pâles aptitudes, et en particulier le peu d'appétence pour les matières qui leur sont enseignées, ne les disposent nullement à poursuivre de longues études. Je suis cependant de l'avis qu'il faut retarder quelque peu la sélection, mais il me paraît qu'elle devrait être alors plus sévère si l'on ne veut pas continuer à multiplier le nombre des ratés et à propager, par ceux qui passent de justesse au travers des différentes filières, l'incompétence à tous les niveaux professionnels. Pour cela, point n'est besoin de bouleverser des structures qui par ailleurs ont fait leurs preuves et ne sont pas à l'origine du délabrement actuel. Celui-ci est la conséquence du relâchement de la discipline. De ce relâchement, nos hommes politiques sont responsables. Et nous tous, en tant que parents, en tant qu'éducateurs, par manque de rigueur, par crainte de déplaire. A peine l'enfant est-il sevré qu'on lui inculque la liste des droits qu'il a sur la société. Quant à la liste des devoirs, il s'asseoit dessus.

Peu m'importe, en définitive, la tournure que prendra la réforme en cours. Mais j'appelle de mes vœux, pour mes petits-enfants, le maître sévère, exigeant, sans concessions.

Roland Reichenbach,
ancien instituteur.

Inégalité des adultes contre égalité des enfants ?

Passionnant, l'« Educateur » n° 7 (21.02.75), et non seulement par la présentation de trois études bien documentées au sujet de l'influence du milieu socio-professionnel sur le cursus scolaire des élèves, mais aussi par les réflexions que ces études ont suscitées dans des milieux fort différents.

A ce sujet, l'analyse des opinions exprimées est intéressante à effectuer dans la mesure où elle peut apporter une contribution à l'éclaircissement du débat actuel sur l'éducation. Ces avis peuvent, me semble-t-il, être regroupés autour de **deux axes** fondamentalement divergents.

L'un envisage le problème éducatif d'un point de vue statique et individualiste ; privilégiant la « nature », confondant égalité avec uniformité, il voit à la situation décrite une cause inhérente à notre espèce, inscrite en chaque individu, qu'il est par conséquent inutile d'incriminer. En effet, si la plupart des caractéristiques humaines (selon les philosophies cela ira de ce que l'on appelle « intelligence » jusqu'à l'organisation sociale) ne sont pas des acquis culturels transmis de générations en générations, mais des données innées, dépendantes de l'hérédité biologique, les possibilités de l'école sont réduites à une portion bien congrue.

L'**institution scolaire** ne peut alors que prendre acte des inégalités individuelles et sociales, impuissante qu'elle est à *amener chacun à un même niveau d'aptitudes mathématiques, de sensibilité artistique ou d'habileté manuelle* [1]. Son rôle se borne à sanctionner, plus ou moins justement, plus ou moins durement, un état de fait sur lequel l'être humain n'a pas prise. Aptitudes et comportements des élèves sont déterminés par *des chromosomes que personne ne pourra démocratiser* [2], par une famille *qui n'est pas une équation* [3], et parfois un peu par le maître *dynamique, actif ou ennuyeux* [4], simple agent de transmission du savoir, assez proche finalement des machines de l'enseignement programmé. L'école, dans ce contexte, n'endosse pas de responsabilité réelle, profonde, envers l'individu qui en sortira ; pas plus qu'elle n'a à réfléchir sur les relations existant entre elle-même et des inégalités socio-culturelles admises par la société dont elle est issue. Si elle trouve quelques aménagements, tant mieux, mais finalement elle peut avoir la conscience tranquille : elle n'est qu'un « hôte » offrant son toit à des élèves plus ou moins « doués ».

L'autre axe se situe dans une perspective dynamique et sociétale, perspective dans laquelle la « culture » est considérée *comme une acquisition systématique de l'expérience humaine* [5] (Paulo Freire), comprenant ainsi *tout ce qui est socialement hérité ou transmis, tout cet ensemble plus ou moins cohérent de règles, de modèles, de valeurs, de notions, de techniques, d'instruments qui orientent, implicitement ou explicitement, la conduite des membres d'un groupe donné* [6] (Michel Leiris). Dans cette perspective, la part de l'hérédité biologique est de bien moindre importance que la part de l'apport culturel, qui englobe et détermine les ordres de faits les plus divers. De plus aucune situation n'est jamais définie une fois pour toutes car cet apport culturel, « mémoire » des expériences passées dont bénéficie chaque génération, constitue aussi la base du futur que les générations nouvelles continueront à modeler selon leurs besoins. Les modes de vivre, de penser, de se comporter ne sont donc ni pré-déterminés, ni immuables, mais susceptibles d'être infléchis par l'être humain.

L'école, ici, n'est pas simplement une institution « accueillante » et extérieure à la société, elle est au contraire un élément de la pensée et de l'organisation du groupe qui l'engendre et, comme telle, elle est partie prenante dans la société. Elle n'est donc pas innocente du fait qu'elle entérine des inégalités, même si elle n'en est que partiellement responsable, car elle participe à les fonder par ses structures et ses contenus. Héritage et reflet d'une « culture », c'est-à-dire d'idées, de valeurs, de mécanismes, qui déterminent le comportement du groupe, elle les transmet aussi, et donc les reproduit. C'est la moindre des choses qu'elle cherche à analyser son rôle et à l'infléchir le cas échéant.

On voit maintenant combien les deux axes ainsi définis entraînent de **différences** sur le plan de l'attitude vis-à-vis de l'**innovation.**

Dans la première perspective, les inégalités tant « culturelles » que « naturelles » sont admises, entérinées, recensées, hiérarchisées, pondérées, en référence à une « norme » d'individualisme et de compétitivité qui semble exister de toute éternité. On ne peut que se « satisfaire » de la répartition inégale des potentialités et de l'injustice qui trie au départ des enfants, pourtant bien innocents de la situation de leurs parents ; si ceux-ci sont *des manuels qui manquent d'information et d'ambition* [7], qu'y peut-on ? Des allocations d'études, des visites d'entreprises, assorties immédiatement d'ailleurs *d'une plus large sélectivité* [8], afin de *supprimer la présence de ces jeunes fourvoyés dans les hautes écoles* [9], envers lesquels l'institution scolaire pas plus que la société ne sauraient avoir de responsabilités. La sélection naturelle de l'espèce exige ! Comment les possibilités de réformes ne seraient-elles pas amoindries, l'imagination à la recherche de solutions nouvelles, sclérosée, si les situations qui engendrent les problèmes sont vues comme prédestinées, si le type de nos exigences est considéré comme invariable !

La **seconde** attitude au contraire, se situe dans une trajectoire dynamique, orientée vers la recherche d'une société plus juste, d'une prise en compte meilleure des besoins de chacun, d'une culture qui soit vraiment expérience intériorisée et non vernis mémorisé. Ici, une *liberté dans l'inégalité* [10] n'a pas de sens, car la liberté n'est pas un état mais un processus par lequel on acquiert pouvoir sur les obstacles et les déterminismes, en les comprenant et les surmontant. De même, l'égalité sociale ne peut être séparée de l'égalité culturelle, si culture veut dire intégration de l'expérience humaine qui enrichit le pouvoir de l'homme sur le fait de « nature ». Pourquoi certains individus auraient-ils possibilité d'action et de compréhension envers leur vie, leur environnement, leur réalité quotidienne, et d'autres non ? pourquoi certains groupes sociaux pourraient-ils décider, et les autres seulement obéir ? Dans cette optique, on ne peut se satisfaire des choses telles qu'elles sont. C'est la raison d'être de l'homme, lui qui est doué de la conscience qui permet les questions et du symbolisme qui permet les échanges, de dépasser les situations et de rechercher perpétuellement « l'Ailleurs Absolu ».

L'école, dans cette perspective, sa place, son rôle ? Elle n'est pas statique, ni passive, ni « jouée d'avance ». *Elle ne condamne pas non plus les efforts des parents qui tentent de donner à leurs enfants les notions et les acquisitions qui leur paraissent importantes* [11] *; elle ne réprime pas l'effort individuel par de nouvelles notions égalitaires du système pédagogique* [12]. Elle n'engendre pas l'uniformité ni l'égalitarisme, car il ne s'agit pas de donner la même dose de diplômes à tous, ni d'envoyer tout le monde à l'université ; moins encore de faire de toute notre société, *même sur plusieurs générations* [13], une armée de « cols blancs » (la belle avance si ce sont les enfants d'émigrés italiens ou espagnols qui se retrouvent dans les catégories défavorisées...). Sa **place** est insérée, avec la famille et à côté d'elle, dans une société qu'elle doit contribuer à faire évoluer.

Son **rôle** est de ne pas se satisfaire des inégalités dont sont victimes les enfants dont elle est partiellement responsable, mais de tenter de donner à tous, et plus particulièrement aux plus défavorisés, les aptitudes et les comportements importants, ceux qui permettent *de répondre aux besoins individuels et sociaux de notre époque : apprendre à apprendre, apprendre à se conduire, apprendre à s'orienter* [14]. C'est ça, le rôle culturel de l'école : donner à chaque enfant le pouvoir d'analyser, comprendre, maîtriser la situation dans laquelle il se trouve, afin que plus tard il puisse aussi gouverner sa vie ; et, pour cela, lui permettre d'acquérir à la fois des **savoirs,** qu'il ne peut assimiler qu'à son rythme, selon son évolution personnelle, et des **pouvoirs,** pouvoir individuel sur soi-même, la « maîtrise de soi », pouvoir inter-individuel d'échange et de compréhension, la « solidarité », pouvoir collectif à l'intérieur du groupe social, la « démocratie ».

C'est dans ce sens-là que l'école doit travailler pour tenter de mettre réellement tous les enfants de ce pays sur le même pied : à de tels objectifs, chacun doit avoir les mêmes chances d'accès.

Mais il ne faut pas minimiser les **obstacles** que rencontre une telle conception. D'abord obstacles dus à la complexité du réel, qui ne se manie pas aisément, qui n'est jamais totalement « pur ». Ensuite, obstacles dus à la société elle-même, qui a bien de la peine à envisager l'évolution comme une nécessité, dont les adultes tolèrent mal la présence de jeunes différents d'eux-mêmes, au sein de laquelle il est difficile d'imaginer et, encore plus, de réaliser une répartition différente et plus juste des conditions et des fruits du travail de tous. Or, une société d'adultes fondée sur l'individualisme, la compétitivité, le rendement et le profit peut-elle engendrer facilement une école fraternelle, accueillante à tous, désintéressée, non sélective ? C'est donc un effort de très longue haleine qu'il faut envisager jusqu'à ce que tous les enfants aient réellement les mêmes possibilités d'utiliser leurs deux pieds, au lieu de s'enfoncer en claudiquant et en trébuchant dans les ornières de « normes » sélectives qui débouchent, pour beaucoup d'entre eux, sur des perspectives professionnelles et sociales restreintes et passives.

Cependant, et c'est là le but de cette analyse, il me semble essentiel que nous, enseignants, sachions dans quel axe nous nous situons. Sommes-nous de ceux qui « baissent les bras », ou de ceux dont la volonté et l'espoir restent tendus, malgré les difficultés, les oppositions, les complexités ? C'est essentiel d'en décider, car notre position, c'est un des éléments dont dépendra l'évolution de l'école.

Liliane Palandella.

Les citations sont extraites des textes parus dans l'« Educateur », n° 7, du 21.2.75, signés : [1] M. Calame. [2] [3] Ph. Bendel. [4] [10] [12] F. Wyss. [7] [8] [9] R. Zanone. [11] J. Cavadini. [13] Ph. Hubler. [14] R. Dottrens ; sauf [5] P. Freire « L'éducation pratique de la liberté » (Cerf) et [6] M. Leiris « Cinq études d'ethnologie » (Médiations).

Divers

La Guilde suisse des faiseurs et joueurs de flûtes de bambou

organise un cours de construction et de jeu de flûtes de bambou pour adultes du 2 au 9 août 1975 à Rüdlingen (Schaffhouse).

Classes de débutants.

Classe de perfectionnement.

Construction d'instruments à percussion.

Jeu en orchestre et en petits groupes.

Renseignements et inscriptions : Frau H. Beleffi, Lägernstr. 3, 8200 Schaffhouse.

Jeux de math

Ce travail, créé par un groupe d'institutrices et d'instituteurs, se compose de plusieurs séries de fiches comportant chacune 6 dessins, différant par l'attribut, chaque jeu étant précédé de son arbre de classement.

L'ensemble contient 5 jeux :

1. jeu des voitures avec 24 dessins, soit 4 fiches.

2. jeu des chats avec 36 dessins, soit 6 fiches.

3. jeu des papillons avec 54 dessins, soit 9 fiches.

4. jeu des lapins avec 54 dessins, soit 9 fiches.

5. jeu des nains avec 72 dessins, soit 12 fiches.

En tout 240 dessins, 40 fiches et 5 arbres de classement.

Prix de vente : 9 francs.

Commandes par versement au Centre d'information des instituteurs, Vernier-Genève, CCP 12 - 15155.

A. Albums illustrés

Corbeau vole

Pierre Gamarra. Coll. Le Vert Paradis Hachette, 1974, illustré par Yukata Sugita. Dès 6 ans.

Un jeune corbeau, curieux, décide de s'envoler pour l'Afrique. Sous le soleil brûlant des savanes, il découvre une sensation qu'il ignorait jusqu'alors : la soif. Il rencontrera alors des zèbres, un hippopotame, une girafe et... un petit lion qui deviendra son ami.

Enfants et parents seront émerveillés par les illustrations de rêve de Yukata Sugita et par les comptines de Pierre Gamarra. (Une seule réserve : le prix est trop élevé !)

Zéphyrin va au zoo

Elisabeth Chapman, Hachette, Bibl. Rose, 1974. Dès 8 ans.

Comme les trois autres aventures de Zéphyrin, le petit camion, ce livre plaira aux enfants de huit ans. Il est facile à déchiffrer et à comprendre et il permet aux jeunes lecteurs de passer de l'album illustré au gros livre.

Les enfants aiment Zéphyrin car c'est un camion pas comme les autres, qui est presque vivant et à qui il arrive toutes sortes d'aventures parfois cocasses.

B. Romans

Le cœur sous la cendre

Pierre Pelot. Coll. Les Chemins de l'Amitié, 1974. Dès 14 ans.

Le troisième âge est évoqué avec émotion par Pierre Pelot. Avec l'histoire de Bastien, un ouvrier de 65 ans qui vient d'avoir sa retraite, l'auteur veut faire prendre conscience aux jeunes des problèmes qui se posent aux gens âgés : solitude, inactivité, santé, logement, argent, etc.

L'histoire est belle, simple, teintée de poésie. C'est avec intérêt qu'on partage les soucis et les joies de Bastien. Je pense que ce récit plaira aux adultes et aux jeunes qui veulent bien s'intéresser à ce sujet. Comme toujours dans cette collection, un certain nombre d'articles de journaux, de titres de livres et de films nous sont proposés comme complément d'informations.

Vent de flammes

Marie Féraud. Hachette coll. Ariane, 1974. Dès 13 ans.

Ce nouveau roman, paru dans la collection « Ariane » laissera sans aucun doute un excellent souvenir aux jeunes filles qui le liront. Jérôme, étudiant en médecine, est venu rejoindre sa fiancée en Afrique du Nord ; mais il rencontre Josée, la fille du garde forestier, qui trouble son cœur. Leur amour sera-t-il assez fort pour triompher de toutes les embûches et de la brusque séparation qui va les déchirer ?

L'aventure des deux jeunes gens a pour toile de fond le Maroc, dont l'atmosphère et les habitants sont merveilleusement décrits par l'auteur, ce qui donne au récit un caractère poétique et attachant.

L'été ne finira jamais
Pour l'amour de Lise

Max Lundgren. Coll. Les Chemins de l'Amitié GT Rageot, 1974. Dès 15 à 16 ans.

Les Chemins de l'Amitié... « pour vous tous qui avez choisi de mieux connaître, de mieux comprendre, de mieux vivre les grands problèmes d'actualité ».

Avec le livre « Pour l'amour de Lise » et maintenant avec « L'été ne finira jamais », l'auteur Max Lundgren respecte parfaitement ce que l'éditeur veut apporter aux adolescents au travers de cette collection. Je ne résumerai pas ces merveilleux romans. Je dirai simplement qu'ils s'adressent à des adolescents qui ont une maturité d'esprit suffisante pour saisir toute la portée du problème : l'évolution accélérée d'une jeunesse face à ses responsabilités, avec tout ce que cela comporte réellement.

Ces deux livres de Lundgren devraient être lus aussi par les parents et les éducateurs. Peut-être seront-ils choqués par la franchise de l'auteur. Je suis persuadé que ces deux romans peuvent aider à amorcer un dialogue (souvent si difficile à établir) entre les adultes et les jeunes qui s'apprêtent à affronter la dure réalité de la vie quotidienne.

C. Documents

Mille heures de jeux

Claude-Marcel Laurent. Hachette, 1974. Dès 12 ans et pour adultes.

Savons-nous encore jouer aujourd'hui ? Prenons-nous encore le temps de jouer ? Avec la vie trépidante que nous menons, nous avons oublié que le jeu a un rôle social considérable.

Ce guide complet, amusant à lire, possède (comme dit l'éditeur) toutes les qualités capables de nous faire redécouvrir l'esprit de fête qui est synonyme de communication et de dialogue.

... Jeux de cartes, de tactique, de stratégie, de plein air ou d'intérieur font l'objet de nombreuses explications, illustrées de schémas et de croquis. Livre utile pour les parents, les éducateurs, les animateurs de jeunesse et autres...

Le marteau de Thor

Jean Ollivier, GP Coll. « Des héros et des dieux ». Illustré par Paul Durand. Dès 12 ans.

Le «marteau de Thor» est le premier album d'une nouvelle collection « GP Rouge et Or » qui a pour ambition de présenter les plus belles histoires, les chants les plus marquants des mythologies.

Très bien illustré, ce livre plaira aux jeunes qui aiment les récits aventureux, poétiques et fantastiques où interviennent les fées et les magiciens. Ils seront plongés dans l'atmosphère des légendes de la Scandinavie.

Objets hors d'usage

T. Poyas. Gamma (Le trèfle), 1973. Illustré par F. Carreno et A. Fernandez.

Dans ce livre, le maître trouvera beaucoup d'idées pour réaliser avec ses élèves des objets utiles ou décoratifs à partir de matériel de récupération : gobelets, boîtes de conserve, bouteilles en plastique, etc.

Les explications sont simples et accompagnées de nombreuses illustrations. Cependant, pour des enfants jusqu'à 10-11 ans, l'aide d'un adulte est recommandée (et même nécessaire) pour la réussite du travail. Les réalisations sont très diverses et, selon leur difficulté, elles s'adressent à des enfants de 4 à 14 ans.

Les livres

Janicot, Aimé. Technique et pédagogie de l'audio-visuel

Sèvres 1973, Centre international d'études pédagogiques, 133 p. + annexes.

Ce dossier a été composé par l'auteur avec la collaboration de toute l'équipe du service audio-visuel du Centre international d'études pédagogiques de Sèvres (France).

Le sous-titre « Initiation élémentaire à quelques auxiliaires » donne exactement l'intention de ce travail : procurer aux personnes intéressées par la pédagogie nouvelle liée au monde actuel des media, une information de base, rendant plus disponible pour tous, ce moyen d'enseignement très riche que sont les appareils audio-visuels.

Les aspects techniques, pédagogiques, financiers, administratifs, psychologiques et politiques sont passés en revue, et la note personnelle de l'auteur, pleine d'humour et de passion n'est pas pour déplaire.

Nous sont présentés les appareils suivants :

— projection fixe : épiscope, épidiascope, rétro-projecteur, projecteur à dias et films fixes ;

— projection animée : projecteurs et films 8 mm, projecteurs et films 16 mm, écrans, tableaux ;

— le son : magnétoscope, laboratoire de langues, radio, télévision, magnétoscope, circuit fermé ;

— école sans professeurs : vidéo-cassettes et procédés multi-media.

Après la lecture de cette brochure, l'acheteur éventuel pourra mieux choisir, selon ses besoins, sa pédagogie, ses possibilités, ses crédits et l'état de ses installations. Document IRDP, N° 4199,

M. Coulet.

Mury, Gilbert. Introduction à la non-directivité

Privat, Toulouse, 1973.

L'attitude non directive, telle que l'a définie Rogers, a pour but essentiel d'aider l'individu à « se dire à lui-même qui il est ».

Un tel processus ne devient possible que si l'entretien est centré sur celui qui a besoin d'aide, sur le client. L'aidant se rend totalement disponible à l'écoute de l'autre ; il se refuse à critiquer ou à accepter. Il s'agit d'« entrer complètement dans l'univers des sentiments d'autrui et de ses conceptions personnelles, et de les voir sous le même angle que lui ». Rogers décrit en ces termes l'état d'« empathie » qui interdit toute interprétation, tout dépassement de ce qui est volontairement et explicitement apporté par le sujet.

Dans un entretien rogérien, la première règle est de s'en tenir à une réponse-reflet, c'est-à-dire de reformuler ce que l'interviewé a expliqué. On marque ainsi sa compréhension authentique.

Il s'établit entre les deux êtres une relation de créativité d'un type nouveau : le client a seul l'initiative de son traitement ; il en vient à prendre conscience et à s'assumer lui-même. Le traditionnel système hiérarchique des rôles établis est bouleversé.

La non-directivité a fait ses preuves en psychothérapie. Elle peut s'appliquer également à l'action sociale et éducative.

Ce livre constitue une intéressante approche critique des thèses de Rogers, en liaison avec les grands problèmes de notre société.

Document IRDP n° 4210

R. Cop.

Activités scientifiques d'éveil pour les enfants de 5 à 11 ans

Textes choisis par Jeannine Deunff, Paris 1972, OCDL, 184 p.

Cet ouvrage est la traduction et l'adaptation françaises de quatre publications parues en anglais.

Son but est d'aider les maîtres du degré élémentaire dans la pratique des activités d'éveil à orientation scientifique.

Dans une première partie, une étude bien structurée développe les traits essentiels du comportement des enfants confrontés aux problèmes scientifiques : besoin d'expérience sensorielle directe — les concepts — l'observation conduit à la découverte — la possibilité de résoudre des problèmes pratiques est très importante pour l'éveil de l'enfant — les questions des enfants marquent les différentes étapes de leur travail — la valeur des discussions — l'expression des idées, et la communication.

L'organisation du travail ainsi que les premiers pas d'un maître qui débute sont aussi abordés.

Une seconde partie est la relation d'expériences faites en classe :

Biologie et écologie (poissons rouges, vers de terre, escargots, le gel, la glace) cours préparatoire ; (le corps humain, la classe promenade), cours moyen : élevages et cultures (mammifères, insectes, plantes) ; physique (électricité, l'arc-en-ciel, la lumière, le chauffage central, le son) et certains appareils.

Ce petit livre peut favoriser le recyclage de maîtres désireux d'aider les enfants à apprendre plus efficacement. L'initiation scientifique prend toute sa valeur pédagogique quand l'enfant sait adapter sa méthode de recherche et utiliser la bonne stratégie, c'est le but de cet ouvrage.

Document IRDP, N° 4778,

M. Coulet.

Brunelle, Lucien. L'éducation continue

Paris 1973, E.S.F., 115 p.

L. Brunelle se livre à une démonstration par l'absurde de la nécessité d'une formation permanente.

Avec verve, il met en évidence les profondes contradictions du système scolaire : « Hésitant sur les structures et les méthodes éducatives, notre société est en proie au délire lorsqu'il devient question de programme. » C'est au niveau universitaire que le décalage entre la formation et la pratique professionnelle apparaît avec le plus d'acuité. Diplôme et compétence ne vont pas forcément de pair.

Une telle incertitude reflète le manque de clarté des finalités. Qu'attend la société de l'école ?

On n'a pas fait le choix d'une stratégie d'ensemble. La formation initiale approfondie, qui entraîne l'allongement des études, prévaut trop souvent. Où s'arrêter sur le chemin de la spécialisation ?

L'auteur est partisan d'une scolarité de base écourtée, à condition que l'éducation continue puisse être assurée à tous. Il prône, entre autres, la division de la formation permanente en unités « capitalisables » intégrées dans un vaste système d'équivalence international.

Cette critique vise particulièrement les institutions françaises. Elle débouche sur l'énoncé de quelques principes mais ne propose pas de projet élaboré pour la réorganisation des tâches et des structures. Document IRDP, N° 4476,

R. Cop.

Une rationalisation dont vous profitez.

ELMO

20%

de rabais «à l'emporter» pour appareils audio-visuels

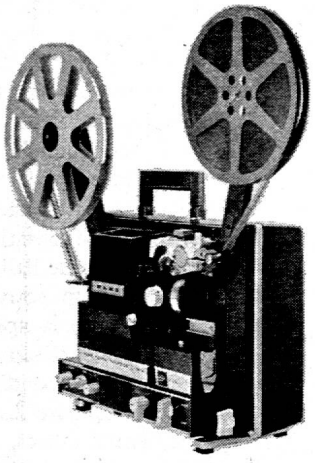
5% d'escompte au comptant!

Les appareils audio-visuels Elmo à prix sensationnels. Nous n'avons plus de représentants dans le secteur audio-visuel. Les frais ainsi économisés sont reportés en déduction sur les prix!

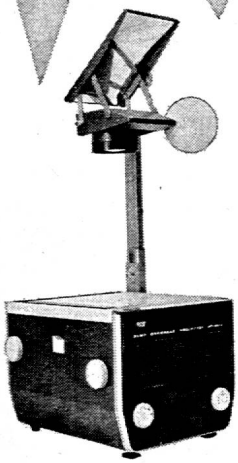
Visitez notre exposition!
En plus des projecteurs sonores 16 mm et des rétroprojecteurs, vous y trouverez de nombreux appareils spéciaux intéressants pour l'enseignement audio-visuel tels que projecteurs sonores 8 mm, projecteurs de dias en bande avec magnétophone à cassette, projecteurs de dias multi-format, etc.

Faites-vous conseiller par des spécialistes compétents.
Expositions de vente en Suisse occidentale et orientale, ainsi qu'à Bâle. Veuillez demander la documentation désirée à Zurich – elle vous sera envoyée par retour du courrier.

Deux exemples de notre assortiment:



Elmo-Filmatic 16-A
Projecteur 16 mm automatique pour films muets et sonores magnétiques et optiques.
Projection au ralenti sans scintillement.



Elmo HP-300
le rétroprojecteur de conception moderne.

Bon pour documentation

Veuillez m'envoyer pour information la documentation suivante:
- ○ Projecteurs sonores 16 mm
- ○ Rétroprojecteurs
- ○ Projecteurs sonores 8 mm
- ○ Projecteurs de dias et films en bande

Nom: _____
Adresse: _____
NPA/Lieu: _____

A envoyer à Erno Photo SA
Restelbergstrasse 49, 8044 Zurich

64-ER-74

5

Erno Photo SA, Restelbergstrasse 49, 8044 Zurich Tél. 01 28 94 32

Bibliothèque Nationale Suisse 3003 BERNE

J. A. 1820 Montreux 1

Imprimerie Corbaz S.A., Montreux